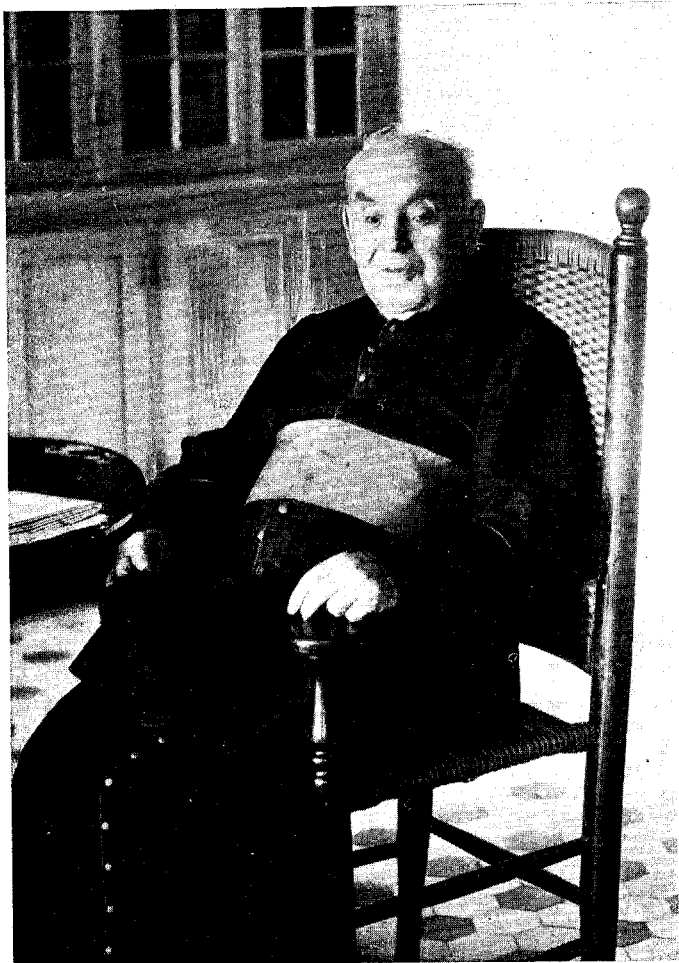


PAGES HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES



Monseigneur NANTEL
(à l'âge de 88 ans)

Mgr ANTONIN NANTEL
ancien supérieur du séminaire de
Sainte-Thérèse, prélat romain et
docteur ès-lettres de l'Université de
Montréal

Pages Historiques et Littéraires



MONTREAL
ARBOUR et DUPONT, Imprimeurs

1928

AVANT - PROPOS

Ces Pages historiques et littéraires, jusqu'ici éparses, ici ou là, dans différents journaux et revues, s'il n'en eût tenu qu'à leur auteur, Mgr Nantel, elles n'auraient jamais été rééditées et réunies en volume. Il n'en voyait pas la nécessité. « Il y a tant de livres, me disait-il ! A qui celui-ci pourrait-il servir ? Serait-il lu ? Trouverait-il même assez d'acheteurs pour couvrir le coût de son impression ? » Autant de remarques auxquelles il m'a fallu répondre. Je l'ai fait du mieux que j'ai pu. Il me fallait d'abord vaincre sa modestie, que je savais être si sincère. J'ai représenté au vénérable auteur que ces pages, réunies en un seul livre, pourraient davantage être utiles aux élèves actuels et même aux élèves d'hier du séminaire de Sainte-Thérèse, aux anciens qui aimeraient à revivre leur vie d'écolier, à l'oeuvre de M. Ducharme à laquelle elles constitueraient comme un hommage renouvelé de sa part, à notre famille enfin pour laquelle ce livre serait un si précieux souvenir. Voilà, en peu de mots, comment et dans quelles circonstances je me suis fait l'éditeur de Pages historiques et littéraires.

Puissent-elles, ces pages, auprès de ceux qui les liront, me justifier de ne pas avoir, pour une fois, suivi les conseils de celui qui toujours a été pour moi un sage et bienveillant Mentor.

Mgr Nantel est né le 17 septembre 1839, à Saint-Jérôme, dans le comté de Terrebonne. Son père, Guillaume Nantel, était un modeste tanneur de l'endroit. Cet aîné d'une famille qui devait être nombreuse laissa entrevoir, dès sa plus tendre enfance, par son amour de l'étude et son ardente piété, qu'il se ferait sûrement prêtre, si le bonheur lui était donné de pouvoir faire ses études classiques.

Saint-Jérôme n'est situé qu'à quelques milles de Sainte-Thérèse, où était née la mère du futur prélat, Adélaïde Desjardins. Le séminaire de M. Ducharme, fondé en 1825, était déjà avantageusement connu. L'humble tanneur eut comme l'intuition que les sacrifices qu'il s'imposerait pour faire instruire ce fils, si appliqué et si studieux, ne seraient pas inutiles.

En 1851, à 12 ans, Mgr Nantel, petit écolier, faisait son entrée au séminaire de Sainte-Thérèse. Ce jour, comme il s'est plu souvent à le répéter, a été l'un des plus heureux de sa vie. A 88 ans, après trois quarts de siècles écoulés, Mgr Nantel est toujours à Sainte-Thérèse. En 1851, M. Ducharme vivait encore, bien que souffrant de paralysie. Mgr Nantel l'a donc connu,

puisque le fondateur n'est mort qu'en 1853. Comme écolier et comme séminariste, puis comme prêtre, Mgr Nantel a aussi vécu avec les successeurs immédiats de M. Ducharme, MM. Duquet, Tassé et Dagenais. A leur exemple, il a été toujours pendant ses longues années de professorat un fervent des méthodes classiques. Après et avec M. Tassé, il a largement contribué à les mieux organiser et à les fortifier. C'est lui qui fonda, en 1863, l'académie Saint-Charles, où se forme une élite parmi la gent écolière. On lui doit également les Annales térésiennes, l'intéressant bulletin mensuel, qu'un autre établit, M. l'abbé Charles LaRocque, mais dont il prit tout de suite la direction en 1880.

Elu supérieur de la maison en 1870, à 31 ans, il l'a dirigée, en différents temps, pendant un quart de siècle. A l'exception de six ou sept ans, au cours desquels il séjourna en Europe pour y poursuivre ses recherches philologiques, il a constamment vécu à Sainte-Thérèse, et cela depuis soixante-seize ans! C'est dire que cette longue carrière vaut d'être soulignée. Il convient d'ajouter qu'elle est remarquable tout autant par le travail fourni et les services rendus que par le nombre des années qu'elle a duré. Aussi, les autorités de l'Eglise et de l'Université ont-elles tenu à honorer ce prêtre-éducateur d'un si rare mérite. Maître ès-arts de l'Univer-

sité Laval depuis longtemps et chanoine honoraire de Montréal depuis décembre 1894, Mgr Nantel a été élevé à la prélature en octobre 1923, à l'occasion de son soixantième de sacerdoce, et, en mars 1924, l'Université de Montréal lui conférait le titre de docteur ès-lettres.

Au cours de cette longue et belle vie, si édifiante pour tous, Mgr Nantel est resté toujours profondément attaché à sa famille. Pour illustrer cette sollicitude, et cette affection, que de faits intimes je pourrais raconter, que de bienfaits cachés je pourrais dévoiler! Mais sa modestie, que les années semblent avoir accentuée, ne me le pardonnerait pas.

Quand mon grand-père Nantel mourut à 41 ans, le 15 février 1857, à Saint-Jérôme, Mgr Nantel faisait sa rhétorique. Ma grand'mère restait veuve avec neuf enfants et fort peu de moyens. Mais c'était une femme courageuse, énergique. Après avoir prié de toute son âme pour celui qui avait été le meilleur des époux et le plus dévoué des pères, et que la mort venait de lui enlever prématurément, séchant ses larmes, elle demanda à Dieu de l'aider dans la double et pesante tâche qui lui était imposée. Pour procurer la subsistance à ses enfants et leur assurer l'instruction, elle travailla de ses mains, cultivant elle-même la terre pour les nourrir, confectionnant leurs habits et jusqu'à leurs

chaussures. Le détail suivant mérite qu'on le mentionne. La première soutane qu'a portée le digne prélat d'aujourd'hui et les souliers qui lui ont servi pour monter à l'autel au jour de sa première messe étaient l'ouvrage des mains de sa mère. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette femme forte savait pareillement inculquer à ses enfants les principes de piété et les habitudes de vertus chrétiennes qui constituent la meilleure orientation et le plus solide soutien d'une vie humaine. Aussi Mgr Nantel a-t-il entouré sa mère d'une vénération et d'une affection qui ne se sont jamais démenties. Quand elle mourut, à 77 ans, le 8 octobre 1893, je fus chargé, il m'en souvient, d'aller de Saint-Jérôme à Sainte-Thérèse, en voiture, chercher mon oncle, alors supérieur du séminaire. C'était par un dimanche après-midi d'automne gris et froid. Durant tout le trajet, il prononça à peine quelques mots. Mais, sa figure affligée, les larmes qui coulaient sur ses joues, et ses lèvres qui priaient silencieusement me disaient assez le chagrin dont son cœur était rempli.

Ses frères et soeurs — deux vivent encore : l'honorable Bruno Nantel et Mme Louis Beau-lieu, ma mère — ont connu également, en toutes circonstances, quelle affection sérieuse et tendre tout ensemble il leur garda toujours. Ceux en particulier qui l'ont suivi au collège, comme

les neveux qui sont venus plus tard, trouvaient en lui le conseiller sage et aimant, qui savait encourager leurs débuts et les diriger avec clairvoyance et sans faiblesse. Même pour ceux des nôtres qui parvinrent aux plus hautes fonctions de la vie publique — l'honorable Alphonse Nantel, mort le 3 juin 1909, qui fut ministre à Québec, et l'honorable Bruno Nantel, qui l'a été à Ottawa — ce frère aîné ne perdit en rien son droit d'aînesse et resta comme un père, tout en continuant d'être pour toute sa famille un honneur et une gloire.

Cet honneur et cette gloire, que Mgr Nantel est incontestablement pour tous ceux qui sont de son sang, il m'a semblé qu'il fallait qu'ils demeurent sensibles, sous une forme concrète et précise, devant les yeux des descendants qui nous succéderont. Et c'est l'une des raisons, je le confesse en toute simplicité, qui m'ont fait entreprendre la publication de ce volume de Pages historiques et littéraires, dues à son excellente et élégante plume d'homme de lettres. Par les modèles qu'il présente et par les considérations qu'il propose, ce livre nouveau, mieux peut-être que ceux que Mgr Nantel a déjà publiés, sera un précieux souvenir en même temps qu'un précis non moins précieux de sages avis et de bons conseils qui porteront leurs fruits, j'en ai la confiance, chez tous les miens, de gé-

nération en génération. C'était là pour moi, on le comprendra sans peine, un motif bien suffisant de tenir à le publier.

J'en avais un autre de portée plus générale. Pour la grande famille des anciens élèves de Sainte-Thérèse, un volume de souvenirs térésiens, écrits par cet ancien supérieur, qui a vécu plus de trois quarts de siècles au séminaire de leur enfance, serait, j'en étais persuadé, un livre qu'ils aimeraient à lire. M. l'abbé Emile Dubois a écrit, certes, une fort belle histoire du premier siècle d'existence de notre collège-séminaire, et il l'a complétée, avec non moins de bonheur, par un volume de souvenirs térésiens dont nous sommes tous très fiers. Je suis heureux d'avoir cette occasion d'offrir au distingué et brillant auteur de ces deux livres mes plus sincères félicitations. Quand même, les Pages historiques et littéraires de Mgr Nantel ne feront pas double emploi pour le lecteur térézien. C'est comme une autre histoire de Sainte-Thérèse ou comme un nouveau recueil de souvenirs térésiens, présentés, l'une et l'autre, d'un point de vue plus personnel et plus particulier, que j'ai l'avantage et l'honneur d'offrir aux anciens de Sainte-Thérèse. Ils ont, cette histoire et ce recueil, j'en suis convaincu, une valeur spéciale, à cause précisément du rôle que leur vénérable auteur a joué dans l'oeuvre de M. Ducharme et

de sa maison. Ils constituent, en effet, un témoignage très vivant, et qui s'est vécu aux diverses étapes de la vie du séminaire, rendu par l'un de ses plus éminents successeurs au fondateur lui-même et à la magnifique institution collégiale qui lui doit la vie.

J'irai même plus loin, et, voulant exprimer toute ma pensée, je dirai que, à mon avis, tous ceux qui possèdent au Canada français quelque culture supérieure, et savent apprécier ce que note race et notre pays doivent à l'éducation classique, aimeront sûrement à parcourir ce livre, tout plein de choses et d'idées substantielles sur les hauts problèmes de la formation de la jeunesse, de son éducation et de son instruction. Ils s'intéresseront à l'exposé, dans ses grandes lignes, de la fondation et du développement de la maison de Sainte-Thérèse, dont l'histoire ressemble à celle de toutes nos institutions d'enseignement secondaire. Ils verront avec plaisir s'évoquer sous leurs yeux toute une galerie d'hommes éminents de chez nous, du clergé et du monde laïque, dans des biographies alertement enlevées. Ils se plairont à suivre cette activité intellectuelle d'un éducateur canadien des plus distingués, dont la carrière couvre plus de soixante-dix ans, et qui se peint lui-même, à son insu, dans les pages qu'il consacre aux autres, aussi bien que dans celles où il ex-

prime ses pensées à lui, ses convictions, ses opinions et ses sentiments. La belle simplicité, la correction, l'élégance du langage, que parle la plume de Mgr Nantel, seront en plus, pour ces lecteurs de notre public instruit, une autre cause de satisfaction et de jouissance du meilleur aloi.

Je laisse à M. l'abbé Auclair, historien lui-même et homme de lettres de haute valeur et si favorablement connu, qui a bien voulu accepter, en térésien fidèle, d'écrire la préface de ce volume — ce dont je le remercie bien sincèrement — d'en expliquer la genèse au lecteur, mieux que je ne saurais le faire, et d'en souligner toute la valeur éducative.

J.-A. BEAULIEU,

avocat au Barreau de Montréal.

25 décembre 1927.

PRÉFACE

Dans son avant-propos, l'éditeur de ce volume, M. J.-A. Beaulieu, présente fort bien lui-même, à ses futurs lecteurs, le vénérable auteur — qui est son oncle — de ces Pages historiques et littéraires, Mgr Nantel. Ce maître toujours respecté de tant de générations d'élèves au séminaire de Sainte-Thérèse, son digne neveu montre sobrement, mais avec une belle clarté, qu'il est sûrement, en même temps que l'honneur de sa famille, l'un des prêtres-éducateurs les plus méritants de notre race et de notre pays canadien. Je n'ai pas, en conséquence, à y insister beaucoup dans cette préface. M. Beaulieu, au reste, m'indique d'une façon très nette la tâche qu'il m'assigne. Elle consiste à exposer, à ceux qui ouvriront les premières feuilles de ce livre, la genèse ou la provenance des pages qu'il contient, et à en souligner, au meilleur de ma connaissance, la valeur éducative.

Mais auparavant, je voudrais dire, en quelques lignes, pourquoi j'ai accepté tout de suite, et de si bon coeur, l'honorable tâche qui m'était proposée par M. Beaulieu, mon ancien condisciple.

ciple à Sainte-Thérèse, et même mon ancien élève pour quelques mois.

La vie de Mgr Nantel s'identifie, pourrait-on dire, et cela depuis bientôt quatre-vingts ans, avec celle du collège-séminaire où nous avons étudié, ceux de ma famille, mon père, l'un de mes oncles et moi-même. En rendant hommage à l'un et à l'autre, au vieux maître et à la maison qu'il personnifie, je paie une grosse dette de gratitude que les miens et moi nous leur devons.

Il y a plus encore ! Le vénéré prélat, ainsi que l'écrivait naguère notre digne historien térézien, M. l'abbé Emile Dubois, a vu de ses yeux les progrès successifs de l'oeuvre de M. Ducharme. « Il a donné le meilleur de son coeur et de son intelligence à son complet épanouissement. Sa vie est tellement unie à celle du collège qu'il est impossible d'en écrire l'histoire sans rencontrer partout son nom et sans constater, pendant longtemps, les heureux résultats de sa forte direction. Mgr Nantel a vécu à Sainte-Thérèse et pour Sainte-Thérèse, comme Sainte-Thérèse a vécu de Mgr Nantel et par Mgr Nantel. . . » ¹

C'est parfaitement juste et vrai. Le cher et vénéré vieillard a connu les premiers supérieurs

¹ *Annales térésiennes*, novembre 1923.

de la maison, il a personnellement dirigé le collège un bon quart de siècle, il a présidé aux fêtes du cinquantenaire en 1875, à la reconstruction après l'incendie de 1881 et à l'inauguration de juin 1883. . . Il était là, vieilli mais le coeur toujours jeune, au centenaire de 1925, et il y vit encore en décembre 1927. . . On a pu dire, et très exactement, que deux noms, celui de M. Ducharme et le sien, condensent toute l'histoire du premier siècle de la vie térésienne.

Toujours mieux! Ecolier modèle, entre 1850 et 1860 — au témoignage de ses grands amis le juge Routhier et le sénateur David — par son esprit de travail et sa bonne conduite, autant que par son talent et ses succès, Mgr Nantel est resté, depuis au delà de soixante ans, jusqu'au coucher heureusement prolongé de sa verte vieillesse, le prêtre-modèle et l'éducateur-modèle, qui a constamment édifié tout le monde, par la dignité de sa vie, par sa piété, par sa régularité, par son esprit d'ordre, par sa soumission aux autorités majeures et par son dévouement jamais lassé.

Pour un ancien de Sainte-Thérèse, qui aime son Alma-Mater, contribuer, ne serait-ce que de la façon la plus modeste, à assurer sa survie devant les générations de l'avenir, par la publication de ses meilleures pages historiques et littéraires réunies en un volume qui vivra, c'est

un très beau devoir et c'est un très grand honneur. Cet honneur, je le confesse en toute sincérité, il m'a comme ébloui, moi qui n'en connais plus guère dans la solitude de ma retraite... J'ai perdu de vue, au premier moment, que j'assumais une tâche trop lourde et sûrement redoutable... Maintenant, il est trop tard! J'ai promis, je dois tenir!

Mgr Nantel a mis au jour déjà plusieurs livres importants: Les Fleurs de la poésie canadienne, par exemple, La Méthode d'Ollendorf, ouvrage destiné à faciliter l'étude de l'anglais, diverses études philologiques comme Linguistique américaine, Le Nom de Dieu dans les langues et surtout La Parole humaine, son oeuvre maîtresse peut-être, à laquelle je consacre une analyse critique à la fin de ce volume. Plusieurs auraient désiré qu'il écrivît lui-même, il y a vingt ans, l'histoire du séminaire ou celle de M. Ducharme. Je crois savoir qu'il y a pensé. Mais, ayant été très mêlé, pendant longtemps, à la vie térésiennne, un délicat scrupule, si j'ose dire ainsi, l'a empêché de donner suite à ce projet. Il a craint de n'être pas suffisamment impartial. Ce souci l'honore, encore que j'estime que sa probité eût été sans aucun doute au-dessus de tout soupçon. Nous avons moins à le regretter, en tout cas, maintenant que les deux volumes de M. l'abbé Dubois, l'Histoire du

séminaire et les Souvenirs térésiens sont écrits et publiés. Ainsi que le dit justement M. Beau-lieu dans l'avant-propos qui précède, ces deux livres sont fort bien faits, sérieux et documentés, et nous en sommes tous très fiers.

Mais, tout en n'y prétendant pas, Mgr Nantel a écrit, lui aussi, en un sens, on peut l'affirmer, au jour le jour, une véritable histoire de Sainte-Thérèse, d'un caractère spécial, dans les nombreux articles qu'il a donnés aux journaux, aux revues, en particulier aux Annales téré-siennes, pendant si longtemps. C'est là la source où nous avons puisé, l'éditeur et moi, sans toutefois l'épuiser. C'est là la genèse, ou, si l'on veut, la provenance, du livre que nous offrons et présentons aujourd'hui au lecteur sous ce titre de Pages historiques et littéraires.

Le volume contient deux parties distinctes, l'une historique et l'autre littéraire, ainsi que son titre l'indique. Nous subdivisons de même la première partie — les pages historiques — en distinguant d'abord ce qui a trait à l'oeuvre même du séminaire, et nous avons là six articles ou discours, d'époques diverses, vraiment riches en évocation de faits térésiens; en exposant ensuite nombre de biographies, toutes bien venues et au juste point, d'hommes marquants du monde téré sien, prêtres et laïques, que Mgr Nantel a eu, un jour ou l'autre, au cours de sa

longue carrière, l'occasion de mettre en relief, et nous avons, sous cette rubrique, une trentaine de belles figures térésiennes qu'on ne regardera jamais sans profit pour l'esprit et pour le coeur. Dans la deuxième partie — les pages littéraires — on pourrait également trouver une subdivision toute naturelle. Nous avons, en premier lieu, un certain nombre de poésies, sur divers sujets, écrites par Mgr Nantel surtout au temps de sa jeunesse, et, en second lieu, quelques études en prose sur un concours à l'Université Laval, sur un lexique iroquois de l'abbé Cuoq, sur un lexique algonquin du même auteur, et sur deux ou trois livres du juge Routhier, qui offrent un réel intérêt. C'est là, à proprement parler, la substance principale de notre volume. Nous y ajoutons, en une sorte d'appendice, le texte des deux allocutions que Mgr Nantel prononça, en novembre 1914, à l'occasion de ses noces d'or sacerdotales, et en novembre 1923, à l'occasion de ses noces de diamant sacerdotales. Enfin, le volume se ferme ou se clôt par notre étude analytique et critique de son maître-livre *LA PAROLE HUMAINE*, paru en 1908.

Ces pages, et celles qui traitent d'histoire, et celles qui sont de pure littérature — il sera utile de le remarquer pour les mieux goûter — ont été écrites en des temps fort différents et éloignés les uns des autres. Telle ou telle poésie de

jeunesse date de 1860 ou de 1862, l'une des études en prose (celle sur M. Ducharme orateur) est de 1865, une autre (celle sur le concours à l'Université) est de 1867... tandis que le discours prononcé au centenaire est de 1925 et que la page écrite sur la mort du sénateur David est de l'automne de 1926. Il s'agit donc, dans ce livre, d'une production historique et littéraire qui couvre une période de soixante-cinq ou soixante-six ans ! Ce n'est pas banal assurément.

Quant à la valeur éducative de ces pages d'un maître-éducateur, qui est pareillement un maître-écrivain, elle jaillit de la nature des faits ou des hommes racontés et de la qualité des récits qui nous les racontent, et elle se démontre par là même.

Quelle haute et belle leçon, aux pages historiques, se dégagent, par exemple, de ces préludes d'une grande oeuvre et de ces premiers commencements (les deux articles de tête) ; de cette revue après cinquante ans de 1875 ; de cette description de l'incendie de 1881 ; de ce discours, si vivant et si vibrant, lors de l'inauguration de la maison nouvelle en juin 1883 ; de cette courte allocution enfin, si émouvante en sa simplicité, du centenaire de 1925 ! N'est-ce pas là comme un tableau d'ensemble de l'action de la Providence dans la fondation et dans les

développements de l'oeuvre térésienne? Oui, certes, et c'est un beau tableau!

Dans les pages qui suivent, sur les fondateurs et les premiers élèves, M. Ducharme, Mgr Bourget, M. Duquet, M. Tassé, M. Dagenais, M. Huberdault, MM. Thibault (Georges et Amable), M. Charlebois; après, sur les évêques et prélats térésiens, Mgr Lorrain, Mgr LaRocque, Mgr Emard, Mgr Labelle (le célèbre curé); puis, sur d'autres nobles figures sacerdotales, aussi de Sainte-Thérèse, MM. Verreau, Gratton (Joseph), Aubry, les deux Lonergan, Carrières, Gratton (Damien), les deux Séguin, Les Pères Gascon et Daignault; enfin, sur quelques-uns de nos distingués laïques, sortis également de Sainte-Thérèse, MM. Robitaille, Routhier, David, Nantel (Alphonse)... que d'enseignements profonds et pratiques ne trouveront pas les jeunes de l'avenir — et même les vieux qui ont besoin de se reprendre! — pour la bonne orientation ou la meilleure gouverne de leur vie d'homme!

De même, aux pages littéraires, ces poésies jeunes et fraîches, sans prétention, mais riches de bon goût et de bonne humeur, puis, ces études en prose, pleines d'observation sûre et d'aperçus élevés, ne seront pas moins instructives, si je ne m'abuse, et par les idées justes et si intensément chrétiennes qu'elles expriment, et

par la forme souple et élégante, toujours correcte, en laquelle le vénérable auteur a su les présenter.

Celui qui lira ce livre avec attention, qui s'en pénétrera l'esprit, le coeur et l'âme, aura sûrement beaucoup appris dans la science de penser juste et droit, comme aussi dans l'art de bien dire et de bien écrire.

Qu'on le lise, ce beau livre, et l'on s'en trouvera plus homme dans le meilleur sens du mot—humaniores litterae! « Les lettres, ai-je lu quelque part, sont des émanations de la sagesse qui gouverne l'univers. Semblables à ces rayons de soleil qui, dans le domaine de la nature, illuminent nos beaux jours de l'été, elles, ces lettres, dans le domaine intellectuel et moral, elles éclairent, elles réchauffent, elles réjouissent!... C'est un feu divin!... Un bon et beau livre est toujours un bon ami!... »

Ou je me trompe fort, ou ce livre des Pages historiques et littéraires du vénéré Mgr Nantel sera, pour ses lecteurs, en toute vérité, « un bon ami ».

L'abbé Elie-J. AUCLAIR,
de la Société Royale du Canada.

1er janvier 1928.

PAGES HISTORIQUES

(Première partie)

L'OEUVRE DU SÉMINAIRE
DE SAINTE-THÉRÈSE

LES PRÉLUDES D'UNE GRANDE ŒUVRE

M. Ducharme arrivait comme curé à Sainte-Thérèse au mois d'octobre 1816. Près de dix ans devaient s'écouler encore avant qu'il ne mît la première main à la fondation de son collège. Mais, sans aborder encore cette grande oeuvre, il s'y essaya d'avance. Il y préluda pour ainsi dire à son insu peut-être, mais non à l'insu de la Providence qui le prépara, comme elle prépare à leur mission tous les hommes de son choix, en leur donnant des instincts, des goûts, des aptitudes spéciales, en les inclinant avec force et douceur au but qu'elle se propose, à l'oeuvre qu'elle leur destine.

Ce sont ces préludes que je veux raconter ici. Il me semble qu'il est intéressant pour nous, Térésiens, de suivre en toutes ses phases le travail d'enfantement de notre séminaire et de voir comment M. Ducharme s'achemina de loin à la grande oeuvre de sa vie.

Dans ce jeune curé si plein d'activité et de zèle on reconnaît le futur fondateur à deux traits caractéristiques : son attrait pour la vie

de séminaire et son zèle pour l'éducation de la jeunesse.

A peine est-il installé dans son presbytère de Sainte-Thérèse qu'il est effrayé de se voir seul, laissé à lui-même, devenu son propre maître, au milieu des graves devoirs de la charge pastorale et des responsabilités qu'elle entraîne. Il ne voit de toutes parts que des dangers pour son âme, des sujets d'appréhensions pour son salut. C'est alors qu'il se tourne d'instinct vers le séminaire, où la vie lui apparaît si calme, si sûre, si heureuse, loin des dangers du monde, dans la compagnie de confrères charitables, sous le regard d'un directeur éclairé.

Cet attrait pour la vie de séminaire n'était pas nouveau chez M. Ducharme. Voici comment il s'en explique lui-même à Mgr Plessis :

Sainte-Thérèse, 21 août 1817,

Monseigneur — Je craindrais qu'un plus long silence ne donnât lieu à Votre Grandeur de supposer que mes inclinations sont changées. Je souhaiterais pour plaire à Votre Grandeur que Dieu les changeât et qu'il m'inspirât des sentiments opposés; mais les vieilles inclinations ne se corrigent pas facilement. Je dis vieilles inclinations, car dès mon entrée au séminaire de Montréal, j'ai envié le bonheur de ces messieurs, et si, dans ce temps, on m'eût demandé de m'agréger, j'aurais accepté la position volontiers, comme je l'ai fait connaître à plusieurs personnes qui peuvent en rendre témoignage

aujourd'hui. Obligé, après mon cours d'études, de me rendre dans un autre séminaire, je me suis regardé comme frustré de l'espérance que j'avais conçue de pouvoir un jour être uni à une maison que je ne laissais qu'à regret. Arrivé au séminaire de Québec, je n'y ai pas été longtemps sans éprouver des bienfaits qui m'y ont attaché et, dès ma première année, mon désir aurait été de n'en plus sortir. Depuis ma sortie du séminaire, je n'ai pas cessé un seul instant de désirer d'y entrer comme j'avais toujours désiré d'y rester...

C'est vers le séminaire de Québec que M. Ducharme tournait principalement ses regards. Ce qui l'attirait dans cette maison, c'était le souvenir des années heureuses qu'il y avait passées comme séminariste; c'était l'oeuvre de l'éducation à laquelle il avait été employé comme régent; c'étaient les directeurs qu'il avait connus, tous hommes distingués non moins par la dignité et l'amabilité de leurs manières que par leur savoir, leur prudence, leur zèle, leur esprit d'abnégation et de sacrifice; c'était encore le désir de vivre auprès de Mgr Plessis dont il avait tant goûté les conseils et la direction pendant son cours de théologie.

M. Ducharme désirait donc entrer au séminaire de Québec. Déjà, pendant qu'il n'était encore que séminariste, il avait exposé sa demande. Il la renouvela dès sa première année de vicariat à Saint-Laurent. Ces démarches étaient agréées par les directeurs du séminaire

qui se montraient tout disposés à recevoir le jeune prêtre dont ils avaient su apprécier déjà le talent et le zèle. Mais il y avait un obstacle : les besoins du diocèse ne permettaient point à l'évêque de se priver des services de M. Ducharme dans le ministère. Enfin, au mois de septembre 1817, cet obstacle fut levé. Mgr Plessis accordait la premission demandée, en y mettant toutefois la condition ordinaire que M. Ducharme ferait un an d'épreuve pour mieux s'assurer si le séminaire lui convenait et s'il convenait au séminaire.

L'épreuve n'eut pas lieu. M. Ducharme lui-même demanda d'abord qu'elle fut retardée. Il avait, disait-il, des entreprises à terminer à Sainte-Thérèse, il voulait affermir dans le bien quelques personnes qui avaient commencé une vie nouvelle, etc. (Lettre à Mgr Plessis du 10 septembre 1817). Puis, d'autres obstacles surgirent du côté où il les attendait le moins. Les directeurs du séminaire de Québec, qui avaient bien accueilli ses premières ouvertures, hésitaient maintenant devant ses instances réitérées. Ils soulevaient des objections et demandaient du temps pour réfléchir. Ils paraissaient redouter de la part de ce jeune curé certains entraînements de zèle, certaines vivacités de langage qui leur semblaient peu en harmonie avec la vie et les usages du séminaire. A la fin,

M. Ducharme crut s'apercevoir qu'il y avait contre lui des préjugés et des défiances. En face de ces obstacles qu'il essaya en vain d'écarter, il comprit qu'il devait céder et ajourner ses projets. Il le fit, mais sans renoncer à ses idées de retraite et de vie commune. Rebuté du côté de Québec, il eut l'idée de frapper à la porte du séminaire de Montréal. Il songea aussi au poste de chapelain dans quelque communauté de religieuses. En 1823, il écrivait encore à Mgr Plessis :

Sainte-Thérèse, 23 juillet 1823,

Monseigneur — Votre Grandeur sait que l'obéissance seule m'a forcé à quitter le séminaire de Québec où l'on m'assurait que je serais reçu si vous me le permettiez. M. Robert, alors supérieur, me disait de vive voix, et ensuite par lettre, que votre consentement était la seule chose qui manquait. Je ne reviendrai pas sur les obstacles qui ont paru combattre mon désir. Ils seraient trop faciles à renverser et l'on en sent le faible à la première observation. De plus, je vous ai dit dans le temps, Monseigneur, que si quelqu'un avait avancé contre moi, comme vous me l'avez écrit, quelque chose capable d'indisposer ces messieurs à mon égard, j'étais prêt à comparaître devant vous avec ces personnes dont on aurait vite découvert le langage outré, sinon mensonger. Au reste, j'ai toujours été persuadé que le démon mettait tout en oeuvre pour multiplier les difficultés qui s'opposaient à mon salut.

Cependant, comme je ne désespère pas d'obtenir ce que j'ai sollicité tant de fois, je patienterai encore quel-

que temps, uniquement dans la vue de témoigner à Votre Grandeur que je n'agis point par humeur, mais parce que je ne crois pas qu'une inclination qui dure depuis une dizaine d'années et qui s'est fait sentir plus particulièrement dans les moments où je m'occupais le plus sérieusement de l'affaire du salut puisse être traitée avec indifférence.

Je ne suis disposé à laisser ma cure que pour entrer dans un séminaire, à moins que Votre Grandeur ne m'en retire, ce qui ne fera qu'accélérer l'accomplissement de mon désir et ce que je vous prie de ne pas différer trop longtemps. Recevez les témoignages de respect avec lequel j'ose me dire, Monseigneur, etc. . . .

Ainsi, pendant toute cette période de 1816 à 1823, nous voyons M. Ducharme toujours préoccupé de se soustraire aux soucis de la charge pastorale, toujours rêvant de la paix et de la félicité qu'il trouverait dans la vie de séminaire. Mais des obstacles survenaient toujours pour déranger ses projets. Il en gémissait, il s'en plaignait avec amertume, il allait jusqu'à fatiguer l'évêque de ses doléances à ce sujet. Mais ce qu'il regardait comme une épreuve douloureuse, comme un châtiment, n'était que la conduite mystérieuse de la Providence à son égard. C'est à Sainte-Thérèse et non ailleurs qu'il devait trouver le terme de ses aspirations, le vrai champ de son activité, la carrière où s'exerceraient ses aptitudes et son zèle d'éducateur. C'est à Sainte-Thérèse que la Providence l'avait

placé et, pour l'y retenir comme malgré lui, elle suscitait des obstacles incessants à son départ, elle multipliait et resserrait à son insu les liens qui l'attachaient à sa paroisse, jusqu'au jour où, ne pouvant aller au séminaire, il attira le séminaire à lui.

J'ai dit que M. Ducharme se sentait poussé à la vie de communauté et qu'il nourrit le désir d'entrer dans un séminaire pendant les dix premières années de son ministère à Sainte-Thérèse. En même temps, il se dévouait à l'oeuvre de l'éducation.

On sait qu'à cette époque (1816) l'instruction élémentaire n'était pas encore organisée dans le pays. La législature de Québec avait bien passé en 1801 le bill de l'Institution Royale qui pourvoyait à l'établissement d'écoles publiques. Mais cette mesure avait été conçue dans un esprit d'hostilité à notre langue et à notre religion. Elle échoua devant les légitimes défiances et l'apathie générale du clergé et de la population. L'Institution Royale ne compta jamais plus que dix-sept paroisses catholiques où elle put établir ses écoles. Ailleurs, il n'y avait point d'écoles, ou, celles qui existaient n'étaient que des écoles privées, libres, fréquentées par un petit nombre d'enfants. En dehors de ces rares écoles, ce que les enfants recevaient d'instruc-

tion leur était donné à la maison par les parents ou par des maîtres ambulants.

La jeune paroisse de Sainte-Thérèse, qui datait de 25 ans à peine, n'était pas mieux partagée que la plupart des vieilles paroisses. Elle n'avait point d'école. Dès son arrivée, M. Ducharme entreprit d'en fonder une. Il proposa à la paroisse de construire une maison qui pût fournir à la fois un local pour l'école, un logement pour le bedeau, des salles d'attente pour les habitants, une chapelle mortuaire, etc. Pour intéresser plus sûrement les paroissiens à cette oeuvre, il s'offrit à payer lui-même une partie notable de la dépense. La maison fut construite dans l'été de 1817. Elle fut placée près de l'église, sur le terrain de la fabrique, plus tard à l'angle nord du parterre, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le pensionnat des Soeurs de la Congrégation. C'était une maison d'assez belle apparence. Elle était bâtie en pierre, à deux étages, avec un toit en croupe, flanquée de hautes cheminées. Les frais de construction s'élevèrent à deux cent cinquante louis (\$1,000) et M. Ducharme y contribua pour un tiers.

Il n'attendit pas pour ouvrir l'école que la maison fut achevée. Les premières classes se firent dans la mansarde du presbytère qui avait déjà servi de chapelle avant la construction de l'église et où l'on montait du dehors par un

escalier. Le maître d'école était un vieillard nommé Lacroix.

La maison construite, M. Ducharme eut l'idée d'y installer des religieuses, les Soeurs de la Congrégation, et il n'eut pas de peine à faire entrer la paroisse dans ses vues. Le projet fut soumis à M. Roux, supérieur de Saint-Sulpice et vicaire général, qui l'agréa et le fit agréer par les Soeurs de la Congrégation. Il ne restait plus qu'à obtenir l'autorisation de l'évêque, Mgr Plessis. En la demandant, M. Ducharme faisait remarquer que l'entreprise ne pouvait guère être différée à cause de l'impression que pouvaient faire sur les habitants les écoles du gouvernement qui passaient pour être gratuites. (Lettre du 10 septembre 1817). Mgr Plessis répondit qu'il n'était pas opposé au projet, mais que l'exécution devait en être différée, vu les engagements antérieurs qu'il avait pris à l'égard de deux autres paroisses. (Lettre du 13 septembre 1817).

M. Ducharme insista auprès de l'évêque. Le futur couvent, disait-il (Lettre du 24 septembre), serait placé au milieu de quatre paroisses qui ne manqueraient pas de fournir des élèves. Les curés voisins entrevoyaient de grands avantages dans l'établissement projeté. La paroisse le désirait, elle se montrait prête à céder pour cette fin la maison qu'elle venait de construire

et à faire d'autres sacrifices s'il était nécessaire. Quelques anciens proposaient de faire signer une requête par les notables des paroisses voisines. De son côté, M. Ducharme assurait l'évêque que cette maison serait très utile et que tout serait prêt dès le mois de juillet suivant pour l'installation des soeurs. (Lettre du 22 février 1819). Mgr Plessis ne se laissa pas convaincre par ces raisons. Il écrivit à M. Ducharme à la date du 7 avril : « Monsieur, je crois vous avoir écrit assez long l'automne dernier pour vous faire entendre que le désir d'avoir des soeurs à Blainville est prématuré. Il y a plusieurs paroisses plus riches, plus grandes, plus anciennes, qui en demandent depuis de longues années et n'ont pu en obtenir encore. Le tour de la vôtre viendra sans doute, avec le temps, mais il est encore fort éloigné. Votre successeur consummera cette entreprise, sans vous ôter le mérite de l'avoir conçue et d'avoir fait ce qui dépendait de vous pour la conduire à sa fin... »

Mgr Plessis semblait lire dans l'avenir en disant que le temps était fort éloigné où Sainte-Thérèse se verrait dotée d'une maison de religieuses. En effet, près de trente ans devaient s'écouler avant que les Soeurs de la Congrégation vînssent s'installer dans leur pensionnat de Sainte-Thérèse. Mais ce ne fut pas le successeur de M. Ducharme, ce fut M. Ducharme

lui-même qui leur ouvrit, en 1847, les portes de cette maison où elles n'ont pas cessé, depuis, de faire leur oeuvre de zèle et de dévouement.

En attendant, M. Ducharme dut pourvoir son école de maîtres laïques. Il y eut deux classes séparées, l'une à l'étage supérieur pour les filles, l'autre au rez-de-chaussée pour les garçons. Celle-ci fut confiée à un jeune homme du nom de Valade, que M. Ducharme avait fait étudier pendant quelques années au collège de Montréal.

En 1819, l'école des filles fut mise sur un excellent pied par Mme Gratton, l'aïeule de M. Joseph Gratton qui est mort en 1892, curé de Sainte-Rose, et de M. Joseph Piché, curé de Terrebonne. Mme Gratton ouvrit une espèce de pensionnat où elle recevait quelques jeunes filles de la paroisse et même des paroisses voisines. Elle avait pour sous-maîtresse Mlle Louise Fillion, qui lui succéda, quatre ans après, dans la conduite de l'école et en maintint la réputation.

Cependant quelques protestants, hommes actifs et remuants, qui jouissaient d'une certaine influence, allaient répétant dans la paroisse qu'il fallait se prévaloir de la loi des écoles et demander un maître au gouvernement. M. Ducharme en écrivit à Mgr Plessis : « Je n'ai que de l'aversion pour ce plan, disait-il, à cause de la mauvaise conduite de quelques-uns de ces

maîtres, sur lesquels nous n'avons aucune autorité, et je suis résolu à refuser les offres qu'on pourrait faire, à moins que mes supérieurs n'en décident autrement. » (Lettre du 28 juillet 1820).

Mgr Plessis répondit à la date du 10 octobre : « Je vous conseille très fort de faire tout votre possible pour établir une école qui ne dépende que de vous, dussiez-vous, pour y parvenir, ajouter à vos dettes. Voilà que les ministres protestants commencent à visiter les écoles royales établies dans les paroisses. C'est un spectacle dont nos curés ont le désagrément d'être les témoins. Epargnez-vous ce déboire. »

Eclairé par ce conseil et fort de cet encouragement, M. Ducharme n'hésita pas à s'imposer de nouveaux sacrifices. En 1822, son maître d'école étant tombé malade, il le remplaça par le fils aîné de son bedeau, le jeune Basile Piché, âgé à peine de quatorze ans. Ce choix fut heureux. Le jeune Piché avait de la décision et du caractère, comme aussi des aptitudes remarquables pour l'enseignement. D'ailleurs M. Ducharme était là. Pour mieux suivre son jeune maître, il le prit chez lui, à sa table. Quelques mois plus tard, ayant ajouté un étage à sa cuisine, il y transféra l'école elle-même des garçons.

C'est alors qu'il put écrire à son évêque :

« J'ai fait des sacrifices selon vos avis pour établir une école qui ne dépende que de moi. Je paie, nourris et loge le maître d'école. Les parents n'ont que la peine d'envoyer leurs enfants. Je n'ai fait ce sacrifice que pour éloigner un maître d'école protestant et encore plus un ministre que quelques Ecossais voulaient faire venir pour instruire la jeunesse canadienne. Comme il n'y a ici que cinq familles écossaises dont deux n'ont pas d'enfants et dont les autres n'en ont point d'âge à fréquenter l'école, j'espérais que leur plan s'évanouirait. Mais l'affaire de la réunion (il s'agissait du projet de l'union des deux Canadas) en a tellement électrisé quelques-uns qu'ils sont décidés à établir une école anglaise sous la conduite d'un ministre. La maison est déjà désignée, un cimetière est en chantier, et une chapelle à la veille de s'ériger. . . »
(Lettre à Mgr Plessis, 28 mai 1823).

On voit quelle était à cette époque la vive préoccupation de M. Ducharme. Pour neutraliser les efforts du prosélytisme protestant, il voulait s'assurer le contrôle de l'éducation dans sa paroisse. Dans ce but, il ne s'épargnait ni travail ni sacrifice, il multipliait les industries de son zèle, il prenait l'initiative de tous les progrès. Voilà pourquoi il se détermina, en 1825, à ouvrir une classe de latin qui fut le berceau du séminaire de Sainte-Thérèse.

Février 1895.

LES PREMIERS COMMENCEMENTS

J'ai déjà parlé, dans les *Annales*, de ce que j'ai appelé les préludes de l'oeuvre de M. Ducharme. J'aborde aujourd'hui l'oeuvre elle-même, et je veux raconter ses premiers commencements. C'est le sujet de cet article.

Pour ce travail, je n'ai que peu de documents à ma disposition. Ainsi qu'on l'a dit des anciens Romains, M. le curé Ducharme se préoccupait moins d'écrire que d'agir. Ce qu'il a écrit sur son oeuvre, ses origines, ses premiers développements, se trouve dans ses lettres, dont un bon nombre sont conservées aux archives de l'archevêché de Montréal. On peut lire aussi, dans les *Mélanges Religieux* de 1841, une notice succincte qui paraît avoir été écrite, sinon par M. Ducharme lui-même, du moins d'après ses notes. Ces pièces diverses sont loin de fournir les matériaux d'une histoire complète. Elles permettent de fixer les dates importantes, les faits principaux, en un mot les grandes lignes de l'histoire. Mais les détails manquent. J'avais essayé, il y a quelque quarante ans, de combler cette lacune en faisant appel aux souvenirs des

premiers élèves dont plusieurs vivaient encore à cette époque. Mais l'incendie de 1881 a détruit la plus grande partie des notes que j'avais recueillies alors, et il m'est impossible de les reconstituer aujourd'hui vu la mort de ceux qui me les avaient fournies.

Rien ne fut plus humble que ces premiers commencements de notre séminaire. Le fondateur procéda comme la nature, qui sait tirer d'un germe ou d'un embryon ces organismes puissants que nous admirons dans le règne végétal et le règne animal. L'embryon d'où est sorti le séminaire de Sainte-Thérèse avec les beaux développements que nous lui voyons aujourd'hui, c'est l'école française que M. Ducharme avait attachée à son presbytère. Il y choisit lui-même ses premiers élèves, se fit leur professeur, et, quand il les eût instruits, il les installa comme professeurs à leur tour dans les classes qu'il organisa une à une, selon que le besoin s'en faisait sentir, pour former le cours régulier des études classiques. C'est ainsi que M. Ducharme a créé son institution de toutes pièces. Son oeuvre lui appartient tout entière, tout est sorti de son initiative. Et voilà pourquoi il me paraît être le type le plus complet de nos fondateurs de collège.

Dieu l'avait préparé d'avance à sa mission, en lui inspirant l'attrait de la vie commune

avec le goût et le zèle de l'éducation. Depuis son arrivée à Sainte-Thérèse en 1816, il n'avait rien négligé pour établir des écoles et les mettre sur le meilleur pied. Mais, quand il vit les efforts que l'on faisait dans sa paroisse pour organiser sous la direction d'un ministre protestant, non plus une école élémentaire, mais une académie où l'on voulait attirer les jeunes Canadiens par l'appât d'un enseignement plus élevé, le curé Ducharme sentit son âme de prêtre et de pasteur s'enflammer d'un nouveau zèle. Pour faire avorter cette tentative du prosélytisme protestant, il ne vit pas de moyen plus efficace que de prendre l'initiative et d'ouvrir lui-même, dans sa paroisse, les sources de l'instruction supérieure. Du reste, il avait toujours présentes à la mémoire les graves paroles de Mgr Plessis, qui lui avait écrit en 1820 : « Je vous conseille très fort de faire tout votre possible pour établir une école qui ne dépende que de vous, dussiez-vous, pour y parvenir, ajouter à vos dettes. » La voix de l'évêque, n'était-ce pas la voix de Dieu lui-même qui appelait l'excellent curé à de nouveaux sacrifices ? M. Ducharme le comprit ainsi.

Donc, vers la fin de 1825, il se décida à ouvrir, dans son presbytère, une classe de latin. Il en trouva les premiers élèves dans son école française. Ce fut d'abord le jeune maître Basile

Piché, puis ceux de ses enfants qui manifestaient les meilleurs dispositions pour l'étude. Ils étaient six ou sept. C'est le nombre que donne M. Ducharme dans une lettre qu'il écrivait à Mgr Bourget le 10 juillet 1837. Déjà, à cette époque, M. Ducharme ne pouvait préciser davantage. Comment le pourrais-je aujourd'hui?

Quels étaient ces premiers élèves? Je puis en nommer trois en toute certitude: Basile Piché, Joseph Duquet, Pierre Piché. Pour les autres, je n'ai que des données probables: c'étaient Moïse Leclerc, Octave Rochon, François-Xavier Gauthier dit Larouche. Tous étaient des enfants de la paroisse. Basile Piché et son frère Pierre étaient les fils du bedeau. Les autres appartenaient à des familles de cultivateurs.

Basile Piché, en 1825, était âgé de 17 ans. Il demeurait au presbytère depuis sa première communion. A 14 ans, il avait commencé à faire l'école et réussissait à tenir les enfants. Avec ses aptitudes pour l'enseignement, M. Ducharme avait remarqué son esprit d'ordre et d'économie, et il n'avait pas tardé à se décharger sur lui de l'intendance de sa maison. Le jeune Piché était devenu l'homme d'affaires et l'économe du presbytère. C'est lui qui tenait les livres de comptes, surveillait les travaux du jardin et de la ferme, pourvoyait aux besoins de la cuisine. Il faisait plus. A certains mo-

ments, force lui était même de mettre la main à la poêle et au chaudron, quand la cuisinière, la mère Valade, avait ses moments d'éclipse!

Joseph Duquet, qui devait être le premier prêtre térésien et le bras droit du curé Ducharme dans sa fondation, était en 1825 un enfant de 14 ans, au teint pâle, au maintien grave et réservé, aux yeux brillants et doux. Au catéchisme de première communion, il s'était fait remarquer par sa piété autant que par l'intelligence de ses réponses. A 13 ans, il ne savait encore ni lire ni écrire. Enfin, son père consentit à l'envoyer à l'école du presbytère, sur les instances réitérées de M. Ducharme. Une distance de quatre milles séparait l'école de la maison paternelle. Le jeune Duquet eut à parcourir cette distance à pied, matin et soir, pendant une année entière. Il ne se rebuta jamais, malgré la délicatesse de son tempérament. Ni les pluies ni les neiges ne pouvaient l'arrêter, et le soir, quand il était revenu de l'école, il aidait encore aux travaux de la ferme paternelle. Au bout de l'année, il savait lire et écrire et avait appris un peu de grammaire. Il fut admis un des premiers à la classe latine. En même temps, M. Ducharme le prit et le garda chez lui, au presbytère, en compagnie de son cousin Basile Piché.

Il convient de jeter, ici, un coup d'oeil sur ce

presbytère qui allait devenir le berceau d'une grande institution. C'était une maison en pierre à un étage, longue de 42 pieds et large de 33, dont la façade donnait sur la place de l'église. M. Ducharme l'avait fait construire, à ses frais en grande partie, vers 1820. Il y ajouta par derrière une cuisine en bois qui se trouvait séparée du presbytère par un local assez spacieux. C'est là, depuis 1823, qu'était installée l'école des garçons.

Les élèves choisis, la classe latine commença. Un curé sans vicaire dans une paroisse de plus de 2,000 âmes n'a guère de temps libre pendant la journée. Aussi, M. Ducharme dut prendre sur la nuit les moments qu'il fallait donner à ses jeunes latinistes. Ils travaillaient, le jour, sous la surveillance du jeune maître Basile Piché, qui, tout en s'occupant de son école française, leur faisait réciter la grammaire latine. Le soir, après souper, maîtres et élèves se réunissaient autour de M. Ducharme pour corriger le devoir du jour et recevoir celui du lendemain, expliquer la leçon, traduire l'auteur. Cette classe se prolongeait souvent jusqu'à dix et onze heures du soir. Avec les ressources de sa mémoire et de son esprit, M. Ducharme avait le don d'abrégér les heures et d'adoucir l'aspérité du travail.

Cette classe de latin avait commencé vers la

fin de 1825. Le maître sut y mettre tant de zèle, et les élèves tant d'ardeur et de bonne volonté, qu'on put faire en quelques mois l'ouvrage d'une année entière. Il y eut, à la fin de l'année scolaire, au mois d'août, un examen public, et les jeunes latinistes répondirent à la satisfaction entière et aux applaudissements de leurs interrogateurs.

Ce premier succès encouragea M. Ducharme. Il consentit après les vacances à recevoir d'autres élèves à sa classe latine : Paul Filia-trault, Flavien Sanche, Louis Desjardins, Louis Leclerc, Paul Lacroix, Adolphe Marier. Ces nouveaux venus trouvèrent dans les anciens de zélés répétiteurs qui hatèrent leurs progrès. Après avoir fonctionné quelques semaines séparément, les deux classes se fondirent peu à peu en une seule où, au mois d'août 1829, s'achevait la troisième ou versification. J'ai sous les yeux un *Novum Testamentum* donné en prix à Pierre Piché, avec cette attestation écrite en première page, de la main même de M. Ducharme : *Ego infrascriptus testificor Petrum Piché, ingenuum adolescentem in tertia schola studentem, hoc secundum orationis latinæ in gallicum conversæ præmium meritum et consecutum fuisse in solemni præmiorum distributione habita die . . . augusti, anno 1829.* (signé) Ducharme, ptre.

L'année suivante, 1829-30, les premiers élèves de M. Ducharme abordèrent les humanités, mais ne poussèrent pas plus loin leurs études pour la plupart. Je ne vois guère que M. Duquet qui soit allé jusqu'à la rhétorique. Ses confrères s'étaient arrêtés en chemin, et s'étaient déjà, en 1830, dispersés dans les carrières de l'enseignement, du notariat et de la médecine dont l'accès était si facile à cette époque.

Janvier 1918.

CINQUANTE ANS APRÈS

Le 2 juillet 1874, à la distribution des prix au séminaire de Sainte-Thérèse, M. le supérieur, qui était alors Mgr Nantel, prononçait les paroles suivantes :

« En ce moment solennel, qui va clore l'année scolaire 1873-74, et nous laisse déjà entrevoir, par delà les vacances, l'aurore d'une année nouvelle, je ne puis m'empêcher de signaler cette date de 1875, qui doit rester mémorable dans les annales de notre maison. Je ne veux pas parler de l'inauguration probable de la voie ferrée qui doit ouvrir une ère nouvelle pour Sainte-Thérèse. Quelque douces que soient les espérances et les joies du présent, les souvenirs du passé peuvent avoir plus de charmes encore. Ce que je veux dire, c'est que l'année 1875 va nous amener le 50^e anniversaire de la fondation du séminaire de Sainte-Thérèse. C'est en 1825 que M. Ducharme posait les premiers fondements de l'oeuvre que vous voyez aujourd'hui. C'est en 1825 que M. Ducharme réunissait six enfants de sa paroisse pour leur donner les premières leçons de latin. Cinquante années se sont écoulées. Le *bon Père* est passé à une vie meilleure.

M. Duquet, son premier collaborateur, MM. Berthiaume et Dagenais, ses autres auxiliaires, ont vécu ! Mais leur oeuvre à tous est restée. Elle a grandi, grâce au dévouement de son fondateur, grâce au zèle de ces prêtres éclairés que le séminaire de Sainte-Thérèse s'honore de compter au nombre de ses anciens directeurs et professeurs, grâce surtout, j'ai hâte de le dire, à la bienveillance du premier évêque de Montréal, à la sollicitude de son généreux successeur, dont la mémoire sera toujours vénérée et bénie par nous comme celle d'un second fondateur. Nous ne pourrons jamais oublier en effet que cette maison lui doit l'insigne honneur d'avoir été élevée au rang de « petit séminaire » diocésain. Oui, cette oeuvre de M. Ducharme a grandi, comme les arbres qui l'entourent de leur ceinture de feuillage. La mansarde basse, étroite et sombre du vieux presbytère a fait place aux édifices que vous voyez. Les six premiers élèves se sont multipliés comme le bon grain de l'Evangile et sont devenus la grande famille térésienne dont nous voyons les membres placés presque à tous les degrés de l'échelle sociale et sur tous les coins de cette terre du Canada et de l'Amérique.

Mais, quelle que soit la distance qui les sépare, nos élèves restent unis dans une même pensée, celle des vieux souvenirs, et dans un même

sentiment, celui de la reconnaissance envers la maison qui les a vus naître à la vie intellectuelle. Pour eux donc, comme pour nous, cette année 1875 ne saurait passer inaperçue. Aussi, croyons-nous aller au-devant de leurs désirs en les conviant à une fête de famille qui puisse marquer cette grande époque par un grand souvenir. Ni le jour, ni le programme de cette fête ne sont fixés encore, car nous avons besoin pour régler ces détails de consulter les aînés de la famille. Mais, ce que je puis dire, c'est que ce dessein est arrêté dans notre esprit et que nous nous occupons dès maintenant d'en préparer l'exécution. Ce que je puis dire, c'est que nous nous proposons d'ouvrir aussi larges que possible les portes de l'hospitalité à nos visiteurs. Nous aimons à croire qu'ils seront heureux de revoir ces lieux qui ont entendu les échos tristes ou joyeux de leur vie d'écolier, où leur âme s'est ouverte à la vie de l'intelligence, où ils ont connu les premières luttes de la vie morale. Il leur sera doux de revenir, pour quelques heures, aux meilleurs jours de leur heureuse jeunesse, de relire ensemble la page des vieux souvenirs et de remettre en commun les pensées, les espérances et les illusions de la vie d'autrefois. Pour nous, nous ne serons pas moins heureux de voir autour de nous tous les membres de la famille térésienne et réunis, pour ainsi dire, sur une

même tige, les fruits de l'automne et les fleurs du printemps. Nous serons heureux de pouvoir, ainsi, relier plus étroitement le présent au passé de notre maison, et donner, pour l'avenir, à notre commune *Alma Mater*, un gage nouveau de force et de prospérité. »

Ces paroles ne pouvaient manquer d'être accueillies avec bonheur. Aussi, dès le jour même, il se forma un comité d'anciens élèves pour s'occuper sans retard de préparer cette fête que tous voulaient aussi grande et belle que possible.

Le 23 juin fut le jour fixé pour la célébration de la fête.

Le 12 mai 1875, M. le supérieur adressait l'invitation suivante à tous les anciens élèves dont la résidence lui était connue :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que le séminaire de Sainte-Thérèse célébrera, le 23 juin prochain, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Nous avons pensé que les anciens élèves seraient heureux de prendre part à cette fête, comme nous serions heureux nous-mêmes de voir réunis, en une telle circonstance, tous les membres de la « famille térésienne ».

C'est assez vous dire, monsieur, que vous êtes spécialement invité à la fête du 23 juin et que les portes de l'*Alma Mater* s'ouvriront aussi larges que possible pour vous recevoir avec vos anciens confrères.

Une messe solennelle fut chantée à l'église

paroissiale dans l'avant-midi. Mgr Fabre officiait au fauteuil. Le sermon de circonstance fut prononcé par le curé de Sainte-Brigide de Montréal, M. James Lonergan, ancien élève du séminaire et enfant de la paroisse de Sainte-Thérèse.

Après la messe, les invités se rendirent au séminaire, et une adresse fut présentée, de la part des anciens élèves, à M. le supérieur Nantel, qui répondit comme suit :

Messieurs,

Vous êtes venus célébrer avec nous cette douce fête, saluée d'avance de votre joie et de vos désirs. Vous êtes venus, et avec vous, dans cette enceinte, à ce foyer de l'*Alma Mater*, où les âmes se rencontrent plus vite encore et plus aisément que les corps, j'aime à voir réunis tous les membres de la famille térésienne. Car ils sont présents aussi ces frères qui ont passé à une vie meilleure ou que la distance sépare de nous, ils sont présents d'esprit et de coeur, et vous me permettrez de leur donner ce souvenir comme gage de notre union fraternelle.

Pour vous, Messieurs, vos coeurs vous le disent assez sans que vous ayez besoin de le lire sur nos arcs de verdure ou de l'entendre de notre bouche, vous êtes les bienvenus dans cette maison qui est la vôtre, en ces lieux qui sem-

blent tressaillir en revoyant leurs hôtes et amis d'autrefois.

Déjà, sans doute, dans ces murs témoins de vos labeurs silencieux ou de vos jeux bruyants d'écolier, sous ces frais ombrages, sous ces vou-tes où dorment les échos de vos chants et de vos cris joyeux, au milieu de confrères retrouvés après une longue séparation, déjà vous avez commencé à jouir de ces douces réminiscences qui font revivre pour vous les meilleurs jours de votre jeunesse. Pour compléter cette joie, je voudrais en ce moment vous rendre tous vos anciens maîtres et directeurs, celui en particulier dont nous pleurons la perte encore récente et qui laisse parmi nous un vide si profond (M. Aubry). A vous surtout, élèves des premières années, je voudrais rendre ce visage ami, ce regard, cette parole affectueuse qui vous accueillit au seuil du collège et vous suivit à travers votre vie d'écolier comme un rayon d'amour maternel. Mais puisqu'il m'est impossible de réaliser un tel rêve, vous me permettrez, douce illusion du coeur, de croire pour un instant que M. Ducharme est toujours vivant dans cette maison. Il revit du moins pour présider à cette fête et saluer le retour de ses enfants. Il sourit en ce moment à votre présence, Messieurs, à vos bonnes paroles et aux sentiments meilleurs encore

qu'elles expriment. C'est lui qui reçoit votre hommage filial et vous en remercie par ma bouche trop faible, hélas ! pour rendre l'effusion de ce coeur paternel et redire les accents de cette voix éloquente.

Pour nous, que vous appelez les héritiers de M. Ducharme (nous voudrions l'être de son zèle et de son dévouement autant que nous le sommes de ses travaux), si nous ne pouvons accepter toutes les paroles flatteuses que la bienveillance vous suggère à notre égard, nous n'en sommes pas moins sensibles à l'honneur et à la joie que cette maison reçoit aujourd'hui de ses anciens élèves.

Vous êtes revenus, Messieurs, à ce berceau de votre vie intellectuelle, et la pensée qui vous y ramène, ce n'est pas seulement de revoir des lieux chéris, de retrouver des amis d'enfance, de revivre pour un instant de la vie passée et de rafraîchir votre âme à cette source de Jouvence qu'on appelle les *souvenirs du collège*. Vous êtes venus apporter à l'*Alma Mater* l'hommage le plus doux de la piété filiale. Vous voulez qu'elle puisse embrasser d'un regard son oeuvre de cinquante ans, et voilà pourquoi vous rassemblez autour d'elle tous ces fruits qu'elle a cultivés dans leur fleur, cette famille nombreuse de prêtres zélés qu'elle a donnés à l'Eglise et de

bons citoyens qu'elle a formés pour tous les rangs de la société.

Vous êtes en ce moment réunis dans une même pensée et un même sentiment de joie, d'amour, de reconnaissance. En ce jour, que le Seigneur a fait, vous vous réjouissez avec l'*Alma Mater*, de ses cinquante années d'existence, de ses bons travaux et des services qu'elle a rendus à la religion et à la patrie. Et, pour faire hommage de tous ces biens précieux à leur premier auteur, vous bénissez avec nous la divine Providence d'avoir bien voulu donner à cette paroisse, à ce pays, un nouveau séminaire, c'est-à-dire un foyer nouveau de lumière intellectuelle et de force morale, une source nouvelle de nobles pensées et de sentiments généreux. Vous rendez grâce à Dieu d'avoir suscité, pour cette grande oeuvre, un homme d'abnégation et de sacrifice, et d'avoir donné à cet homme des auxiliaires dignes de lui pour partager ses travaux, un grand évêque pour les bénir et leur assurer par la consécration religieuse la fécondité et l'accroissement. Aussi a-t-elle prospéré cette oeuvre, et il nous est donné aujourd'hui, comme une des plus douces joies de cette fête, d'en voir les magnifiques développements. Vous admirez avec nous ce grand arbre qui est sorti du grain de sénevé, ces grands édifices qui ont remplacé la mansarde étroite et sombre du vieux presby-

tère, et vous dites avec raison que les espérances du fondateur ont été dépassées.

Mais, ce que vous ne dites pas, Messieurs, vous me permettrez de l'ajouter. Le plus beau et le meilleur de cette oeuvre de cinquante ans, ce sont les fruits qu'elle a portés, c'est cette famille qui entoure aujourd'hui l'*Alma Mater* comme une couronne d'honneur et de gloire, c'est vous-mêmes, Messieurs, vous qui avez fécondé et multiplié ces germes de science et de vertu déposés dans vos âmes. L'éducation n'a pas été pour vous un ornement vain et stérile, mais un bon instrument et une arme puissante pour servir les intérêts de Dieu et de votre pays. Avec cet instrument vous avez bien travaillé, avec cette arme vous avez combattu les bons combats de la vérité et de la justice. Pendant ce demi-siècle qui vient de s'écouler, vos actes, vos paroles, vos écrits rendent de vous ce témoignage que vous avez bien mérité de la religion et de la patrie. Jouissez donc, Messieurs, jouissez de cette gloire qui est bien à vous puisqu'elle est le fruit de vos oeuvres, jouissez de cette gloire qui rejaillit sur votre *Alma Mater*. Au milieu de cette auréole, elle nous apparaît, depuis son origine, comme un foyer toujours vivant de foi et de patriotisme.

Appuyés sur ce passé glorieux et sur le pré-

sent qui nous sourit plein de joie et d'espérance, nous pouvons jeter un regard confiant vers l'avenir. La Providence qui a veillé sur cette institution dès son berceau ne lui manquera pas pour achever ses destinées. Comme gage assuré de ses faveurs, nous avons la bénédiction du pontife infaillible, nous avons la bénédiction de notre évêque qui, aujourd'hui, comme aux jours de sa fondation, ne cesse d'appeler toutes les bénédictions du ciel sur cette maison, nous avons enfin, Messieurs, vos bienveillantes paroles qui viennent d'ouvrir une nouvelle carrière à nos désirs, un horizon nouveau à nos espérances. Vous regardez la gloire de cette maison comme un bien de famille, qu'il importe à tous de conserver et d'accroître, et vous êtes avec nous pour accomplir cette tâche. Avec votre concours qui nous est assuré, nous serons plus forts pour travailler à l'oeuvre de M. Ducharme sous le regard de Dieu et de notre évêque. Nous pourrons voir alors nos espérances comme les vôtres se réaliser et l'*Alma Mater* ne cessera pas de grandir pour la gloire de Dieu et de la patrie. Je m'arrête sur cette pensée, qui déjà nous laisse entrevoir, au terme d'un autre demi-siècle, l'aurore d'un nouveau jubilé plus joyeux et plus glorieux encore, s'il est possible, que celui d'aujourd'hui.

Juin 1875.

L'INCENDIE DE 1881

Le 5 octobre 1881 restera une date funèbre dans nos annales. Elle était belle, pourtant, cette journée d'automne, avec son ciel bleu et son brillant soleil. Rien ne semblait présager une catastrophe. Rien, si ce n'est peut-être ce terrible vent du nord-ouest, glacial, soufflant par rafales, tourbillonnant, sifflant, murmurant, gémissant aux fenêtres, un vent sinistre, comme celui du 25 juin 1875, qui avait promené l'incendie sur toutes les dépendances du séminaire.

Midi venait de sonner. L'examen particulier avait eu lieu, comme à l'ordinaire, à la salle d'étude, où rien d'insolite ne s'était fait remarquer. Maîtres et élèves étaient descendus au réfectoire. La soupe venait à peine d'être servie, quand le jour sembla s'obscurcir aux fenêtres comme si un nuage fût passé devant le soleil. Au même instant, un élève se précipite effaré au réfectoire des prêtres en criant : « Le feu au collège ! le feu au collège ! » Trois prêtres montent tout de suite aux dortoirs. D'autres sortent dans les cours. De là, on voit la fumée sortir noire et épaisse du petit dôme de

l'étude comme d'un tuyau de locomotive. Quelques bouffées pareilles à des jets de vapeur s'échappent aussi du toit autour du grand dôme. A l'intérieur, la fumée descend épaisse dans le dortoir des petits par l'orifice d'un ventilateur. Au dortoir des moyens, se trouvait une porte qui donnait sous les combles, au-dessus de la salle d'étude, près de l'endroit où passait la cheminée de la cuisine. Cette porte entr'ouverte laisse apercevoir le foyer de l'incendie. Le feu était là, sous les combles. A l'origine, simple étincelle échappée de la cheminée, ou peut-être d'une pipe furtive, il avait couvé depuis des heures, et maintenant il était devenu un large brasier où pétillait la flamme, en projetant sa lueur livide au milieu de l'obscurité. Le feu était là, dévorant la charpente, courant à travers le bois sec avec un crépitement sinistre, vomissant des flots de fumée par toutes les issues ! Et, au dehors, le vent faisait rage, il y avait insuffisance d'eau à cette hauteur, il y avait absence complète d'appareils et d'organisation pour maîtriser un tel incendie. La situation apparut en un instant dans son effrayante réalité. Dès la première alarme, au premier indice du feu, tout était désespéré. Et pourtant, à cette heure d'angoisse suprême, que de prières, que d'élans de foi et de confiance s'échappèrent des cœurs navrés ! . . . Mais, pour

sauver la maison, il ne fallait rien moins qu'un miracle. Dieu ne voulut pas le faire.

Cependant l'alarme avait été donnée parmi les élèves. En un clin d'oeil, ils s'étaient trouvés debout, hors de leurs places et sortis du réfectoire, les uns par la porte, les autres par les fenêtres. Maintenant ils se précipitaient dans les escaliers qui conduisaient aux dortoirs. Déjà, hélas ! la fumée était si épaisse au dortoir des *petits* qu'il était impossible d'y pénétrer. Au dortoir des *moyens*, un maître et une douzaine d'élèves réussirent à enlever une partie de leurs effets. D'autres, qui entrèrent après eux, durent rebrousser chemin, à demi suffoqués avant d'arriver à leurs places. A l'étage inférieur se trouvait le dortoir des *grands*, qui ouvrait par trois portes sur deux escaliers. Les premiers arrivés — ils étaient cinquante environ — purent sauver leurs malles, soit en les traînant à l'escalier, soit en les jetant par la fenêtre. Ce fut l'affaire d'une minute, et cependant la fumée était devenue si forte que, pour en sortir, deux élèves, Forget et Beausoleil, qui s'étaient quelque peu attardés, se jetèrent eux-mêmes par la fenêtre sur la galerie du troisième étage. L'un d'eux, affolé de terreur, descendit même jusqu'à terre le long des montants de la galerie. A ce moment la salle d'étude était en flammes. Un élève

ve, Leclerc, y pénétra pourtant, à travers la porte embrasée, et se rendit jusqu'à son pupitre pour y prendre sa montre, en dépit de la flamme qui pétillait au-dessus de sa tête et des tisons qui tombaient à ses côtés. Quelques élèves montaient encore dans l'espoir d'arriver à leurs malles. M. le directeur se trouva là heureusement pour les arrêter. Un autre prêtre s'arma d'un barreau arraché à la rampe pour faire reculer ceux qui arrivaient au haut de l'escalier. En moins de cinq minutes, la flamme ou la fumée avaient envahi toutes les mansardes et l'étage supérieur de la maison.

Le sauvetage était commencé et s'opérait aux étages inférieurs, au milieu du trouble et de la confusion d'une cohue indescriptible. Le supérieur songea d'abord à la chapelle. Il retira lui-même les Saintes Espèces du tabernacle et les fit transporter au couvent. Il s'occupa ensuite de mettre en sûreté les archives, dont la partie principale se trouvait heureusement à sa chambre. M. l'assistant-procureur rassembla les livres et les papiers de la procure, pendant qu'il laissait, au troisième étage, sa chambre particulière livrée à l'incendie avec tout ce qu'elle renfermait. M. le directeur se préoccupait avant tout de la vie des élèves et veillait à ce que nul d'entre eux ne s'exposât au danger.

Le reste du sauvetage se fit un peu au hasard. On saisissait ce qui frappait le regard et ce qui tombait sous la main. On entraît dans les appartements ouverts. On ne prenait ni le temps ni la peine de forcer les portes fermées. On laissait de côté des objets précieux pour sauver des choses communes et sans valeur.

Bientôt des cris d'alarme commencèrent à se faire entendre. On craignait la chute du dôme, l'écroulement des cheminées, des galeries, de la corniche embrasée. Dès lors, les courages devinrent plus timides, les bras moins actifs, les pas moins empressés. Vers une heure, le dôme s'affaissa lentement sur lui-même en s'inclinant vers l'est. Il avait été miné dans sa base. La coupole restait encore intacte. L'effondrement du toit eut lieu quelques minutes après. Le vent put alors activer plus librement toutes les parties de l'incendie. On vit se développer la flamme avec une rage nouvelle.

Le sauvetage continua pendant quelques minutes encore. Ce fut à la bibliothèque qu'il dura le plus longtemps. Quatre ou cinq hommes se tenaient à l'intérieur, d'où ils jetaient les livres par la fenêtre sur le toit du portique. Là d'autres hommes les poussaient du pied pour les faire tomber à terre. Mais ces travailleurs durent enfin songer à la retraite, au milieu des

cris d'alarme qui ne cessaient de retentir à leurs oreilles.

A une heure et demie, la maison se trouva évacuée tout entière, sauf les caves d'où l'on continua d'enlever des tonneaux et des caisses jusqu'au moment où il fallut reculer devant l'incendie.

La flamme avait pris maintenant tout son essor. Elle se déployait au-dessus des murs en tourbillon immense que le vent roulait dans les airs et d'où il emportait, avec la fumée, des étincelles, des charbons ardents, de gros tisons, à une distance de plusieurs arpents. Des bâtisses qui se trouvaient dans la direction du vent prirent feu à diverses reprises. On réussit d'abord à éteindre ces commencements d'incendie. Mais quelques étincelles restèrent inaperçues dans une grange qui en un instant fut tout en flammes. Le feu se communiqua à une maison voisine, puis à une suite de hangars et d'étables.

Au collège, l'incendie descendait toujours. On voyait successivement chaque étage se remplir d'une fumée épaisse qui y répandait l'obscurité, puis chaque appartement s'illuminait de lueurs sinistres et des jets de flamme apparaissaient aux fenêtres.

Vers deux heures et demie, le feu avait atteint le rez-de-chaussée. Cependant, la tour

du nord restait intacte. La flamme se jouait alentour avec les rafales du vent. Elle venait en lècher les parois extérieures, puis se retirait pour se rapprocher et s'éloigner encore, comme si elle eut respecté l'élégance de cette construction. Enfin le feu y pénétra par une lucarne. En quelques instants la charpente fut embrasée et devint une fournaise où rugissait la flamme, tournoyant, se tordant sur elle-même dans cette étroite enceinte et s'échappant des fenêtres en langues de feu qui se déployaient au dehors longues de plusieurs pieds. Longtemps la coupole tint ferme au milieu des flammes, soutenue par quelques-unes des colonettes qui n'étaient qu'à demi consumées. Elle s'abattit enfin sur les murs de la chapelle dans un nuage de cendre et de charbon. C'était le dernier incident de ce drame lugubre. Il était trois heures et quart.

En ce moment arrivaient à la station du chemin de fer les pompiers de Montréal, qu'on avait mandés par télégraphe dès le commencement de l'incendie. Des retards multipliés les avaient arrêtés sur la route. Ils arrivaient juste à temps pour contempler les ruines fumantes de l'édifice. Un mur de l'aile s'était écroulé, les autres se dressaient avec leurs flancs nus, lézardés, noircis. Au fond des caves où s'étaient entassés les décombres, au mi-

lieu des cendres rouges encore, des débris de fer tordu, de faïence brisée, de papiers calcinés, on voyait courir ça et là des langues de feu, animées par le vent qui soufflait toujours. C'étaient les dernières lueurs de l'incendie, qui allait s'éteindre faute d'aliment.

Il ne nous restait plus maintenant qu'à rassembler les épaves de notre naufrage. Hélas! c'était bien peu de chose! Quelques meubles, quelques provisions, un quart environ de nos bibliothèques, le mobilier de notre chapelle, etc. Ces débris de notre fortune nous faisaient songer plus douloureusement à ce que nous avions perdu : la plus grande partie de notre mobilier, tout notre matériel d'enseignement, globes et cartes géographiques, cabinet de physique (moins une machine pneumatique), laboratoire de chimie, musée de minéralogie, bibliothèque des professeurs tout entière, avec tous les cahiers d'honneur, archives de l'académie, etc., bibliothèque des élèves, bibliothèque théologique du vénérable M. Aubry, notre linge en très grande partie, notre vaisselle et notre cuisine tout entière, etc.

Une pensée nous consolait pourtant au milieu de notre tristesse, c'était de voir que la Providence avait veillé au salut de nos élèves. La plupart avaient tout perdu, linge et livres. Mais

aucun ne manquait à l'appel et nous pouvions les rendre tous sains et saufs à leurs parents.

Et nous restions, nous aussi, sous la garde du Père céleste, sous l'aile de cette Providence, dont les voies sont mystérieuses mais toujours pleines de sagesse et de bonté. Nous étions là, en face de ces ruines, comme des arbres arrachés violemment du sol où ils ont pris racine et grandi. Nous pouvions toutefois songer que l'avenir d'une institution telle que la nôtre n'est pas tout entière dans ses murs, qu'elle est bien plutôt dans le dévouement de ses directeurs, dans l'affection de ses élèves, dans la confiance des familles, dans la bénédiction de Dieu.

Or, ces choses ne nous manquent pas encore, nous en avons l'assurance, et elles sont pour nous les gages d'une prochaine résurrection, d'une reflorescence nouvelle de notre séminaire.

Novembre 1881.

LA MAISON NOUVELLE

La bénédiction du séminaire actuel a eu lieu le 26 juin 1883. L'ancien avait été consumé par l'incendie du 5 octobre 1881. Un grand nombre d'amis et d'anciens élèves, ainsi que beaucoup de personnages officiels, avaient répondu à l'invitation qui leur avait été adressée d'assister à cette fête.

Après la distribution des prix, M. le supérieur Nantel exprima, au nom des directeurs de l'institution, les sentiments de reconnaissance dont ils étaient pénétrés.

Messeigneurs,

Monsieur le lieutenant-gouverneur,

Honorables messieurs,

Messieurs,

Au moment où nous entrons dans cette maison nouvelle, qui est pour nous le terre promise après le désert, je n'ai pas besoin de dire la joie qui remplit nos coeurs. Mais ce qu'il me tarde de faire entendre, au nom des directeurs de cette institution, ce que je voudrais publier

en ce moment avec toutes les bouches de la renommée, c'est l'expression de notre reconnaissance. Si nous arrivons sitôt au terme de notre épreuve, si, vingt mois à peine après l'incendie, nous retrouvons déjà le foyer qui assure l'existence du séminaire de Sainte-Thérèse, nous le devons à la sympathie qui nous a prodigué les bonnes paroles et les secours efficaces. Nous le devons, messieurs les anciens élèves, messieurs nos amis et nos bienfaiteurs, à la prompte initiative, au concours incessant, aux efforts et aux sacrifices de votre charité. Laissés à nous-mêmes, à nos seules forces, à nos seules ressources, nous étions impuissants.

Mais vous êtes venu, Monseigneur de Montréal,¹ dans cette première heure d'angoisse où nous avions tant besoin de lumière et de conseil. C'est à votre parole que nous avons senti la force et le courage renaître dans nos âmes, c'est sous vos auspices qu'il fut résolu d'entreprendre la reconstruction immédiate, c'est à votre appel que toutes les sources de la charité s'ouvrirent pour nous dans ce diocèse. A toutes ces faveurs, vous ajoutez celle de venir présider à cette cérémonie et de mettre le couronnement à cet édifice, en y appelant la bénédiction divine, seul

¹ Mgr Fabre.

gage de vie et de fécondité pour un petit séminaire.

Vous êtes venu de même, monsieur le lieutenant-gouverneur,² prendre la place qui vous était réservée dans cette fête. Comme vous êtes le premier térésien dans l'échelle sociale, vous voulez l'être aussi par le dévouement à l'*Alma Mater*. Vous l'avez prouvé au lendemain de l'incendie, quand vous veniez pleurer avec nous sur nos ruines. Mais alors même, quelles que fussent les tristesses et les préoccupations du moment, vous ne vouliez point désespérer de l'avenir. En face de ces décombres, à travers la fumée qui les enveloppait encore, déjà se dessinaient à vos yeux les formes plus hardies et plus grandioses d'une maison nouvelle. Cette maison, vous la voyez aujourd'hui. Est-elle bien celle que vous aviez rêvée pour nous?... Je ne saurais le dire. Mais, telle qu'elle est, nous sommes heureux de vous en ouvrir les portes, de vous y souhaiter la bienvenue la plus cordiale, et de proclamer que vous en avez posé le premier fondement.

Je voudrais voir aujourd'hui, dans cette nombreuse réunion d'amis et de bienfaiteurs, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface,³ Nos Seigneurs

² M. le lieutenant-gouverneur Robitaille.

³ Mgr Taché.

les évêques d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe.⁴ Mais si leur absence nous cause de vifs regrets, elle ne nous empêche pas de dire que nous conservons dans la mémoire du coeur le souvenir de leur affectueuse sympathie et de l'intérêt touchant qu'ils ont témoigné à notre oeuvre.

S'il est vrai qu'on ne reconnaît bien ses amis que dans l'infortune, nous vous avons reconnu, monsieur le secrétaire d'Etat de la Puissance,⁵ dans les paroles nobles et généreuses que vous inspirait la première nouvelle de notre grand désastre, dans ce beau don tombé d'une bourse que vous eussiez désirée aussi large que votre coeur, dans cet octroi que vous avez sollicité et que vous avez obtenu pour nous de la législature provinciale. Nous vous avons reconnu, aussi, monsieur le premier ministre de Québec,⁶ monsieur le surintendant de l'instruction publique,⁷ et nous n'oublions pas ce que nous devons à votre vieille amitié.

Nous n'oublierons pas davantage l'expression de vos sympathies, le don généreux de votre charité, messieurs les directeurs et supérieurs de nos maisons d'éducation. Je dois un homma-

⁴ Mgr Duhamel et Mgr Moreau.

⁵ Sir Adolphe Chapleau.

⁶ L'honorable M. Mousseau.

⁷ M. de la Bruère.

ge particulier au vénérable séminaire de Saint-Sulpice, qui nous a prouvé une fois de plus, par sa munificence, qu'il ne veut rester étranger à aucune oeuvre catholique de ce diocèse et qu'il garde une affection particulière, constante, inaltérable, à ce petit séminaire dont il a formé lui-même le fondateur.

Monseigneur de Cythère,⁸ monsieur le grand vicaire d'Ottawa,⁹ monsieur le juge Routhier, et vous tous, messieurs les anciens élèves, qui nous entourez aujourd'hui comme d'une couronne d'honneur et de joie, permettez-moi de vous réunir dans une même mention, puisque vous avez été réunis au jour de l'épreuve dans un même sentiment envers l'*Alma Mater*, puisque vous l'êtes en ce moment dans notre affection et notre reconnaissance. Que dirai-je de votre charité, sinon qu'elle a été grande comme les coeurs qui l'inspiraient, grande comme les besoins qui l'imploraient?

Au milieu des cendres et des pierres calcinées, seuls restes de cette chère vieille maison que vous avez connue et aimée, vous êtes heureux et fiers de voir cette maison nouvelle et vous nous félicitez de ce que vous appelez notre oeuvre... Mais non, messieurs,

⁸ Mgr Lorrain.

⁹ Mgr Routhier.

cette oeuvre n'est pas la nôtre, puisque d'autres que nous en ont inspiré l'idée et assuré l'exécution. L'âme de ce grand ouvrage, le souffle puissant qui a ranimé ces ruines et fait refleurir la vie au sein même de la mort, c'est votre piété filiale, c'est votre dévouement à l'*Alma-Mater*, et, si ces murs avaient une voix, ils rediraient eux-mêmes quelles mains ont rassemblé et fourni les pierres qui les composent. Mais ce qu'ils ne disent point, ce que vous ne dites pas vous-mêmes, ce que ne pouvez pas dire, c'est à moi de l'exprimer. C'est mon droit, c'est mon devoir. C'est aussi pour nous la meilleure joie de cette fête que de pouvoir vous offrir cette expression solennelle de notre reconnaissance.

Et pourtant, je ne croirais pas avoir rempli toute l'étendue de ce devoir, si je ne faisais d'abord remonter notre reconnaissance jusqu'à la source première d'où nous vient le bienfait. Dans cette résurrection que nous fêtons aujourd'hui, il y a plus que le travail de l'homme, plus que l'énergique dévouement de nos amis, plus que la charité féconde de nos bienfaiteurs. Il faut y voir l'action manifeste de la Providence, de cette même Providence qui a créé et qui conserve le peuple canadien. Nos institutions sont des organes vitaux dans notre corps social. Elles sont la source où s'alimente et se renouvelle

cette sève de vie nationale par laquelle nous sommes catholiques et français. Et comme elles tiennent au coeur et aux entrailles du peuple canadien, elles en partagent la destinée, qui est de naître et de grandir au milieu des obstacles. Aucun genre d'épreuve ne leur est épargné ! Mais la main qui les frappe est aussi la main qui les guérit. Les coups qui semblaient devoir les abattre ne font que les secouer pour les asseoir plus solidement et leur faire pousser des racines plus profondes dans le sol canadien. Il faut reconnaître à ses traits l'action providentielle. C'est ainsi que se poursuit à travers notre histoire l'accomplissement du plan divin, que la vénérable Marie de l'Incarnation avait saisi, il y a deux siècles, et qu'elle signalait avec tant de précision. Dieu conduit tout en ce pays par des voies secrètes et mystérieuses qui déroutent les calculs humains, mais dont l'issue nous révèle toujours une Providence pleine d'amour et de sollicitude à l'égard du peuple canadien.

C'est bien à nous de remercier aujourd'hui cette admirable et tout aimable Providence. Au moment de notre castastrophe, nous avons eu une heure de trouble, de défaillance et... pourquoi ne le dirai-je pas?... de sombre découragement. Le désastre était si grand et si complet qu'il nous semblait irréparable, et nous

voyions s'abîmer dans les flammes, avec l'oeuvre du passé, toutes les espérances de l'avenir. Dans ce coup imprévu autant que possible, nous hésitions à reconnaître la main de la Providence. Elle y était pourtant. Elle y était, continuant toujours son oeuvre et travaillant à notre restauration au milieu même des ruines qui s'amoncelaient autour de nous. C'est elle qui, dans cette première heure d'angoisse, nous envoyait des amis fidèles pour relever notre courage. C'est elle qui, en attachant davantage nos élèves à leurs maîtres et en nous conservant la confiance des parents, empêchait la dispersion de la famille térésienne et nous permettait de continuer notre oeuvre malgré les difficultés de la situation. Et quand nous décidâmes de faire un appel à la charité publique, la Providence sembla marcher devant nous pour nous aplanir la voie et écarter les obstacles. Elle touchait les coeurs à la nouvelle de notre désastre; elle remuait en notre faveur le sentiment religieux et le sentiment national; elle gagnait partout à notre cause de vives et profondes sympathies qui ne pouvaient demeurer stériles. Aussi les secours nous vinrent de toutes parts.

Ils nous vinrent de toutes les parties de la province et même de l'étranger... Ils nous vinrent de l'Eglise, qui avait adopté à son berceau l'institution de M. Ducharme et n'avait cessé

depuis de l'entourer de sa sollicitude. Ils nous vinrent de l'Etat aussi. C'est, en effet, le privilège de notre pays de voir régner la paix et l'harmonie entre les deux pouvoirs qui président au gouvernement des sociétés humaines. Ce que l'Eglise bénit et consacre, l'Etat le respecte et le protège. Fondés par l'Eglise, placés sous sa direction et son contrôle, nos séminaires n'inspirent ni antipathies ni défiances à nos hommes politiques et à nos gouvernants. Car ils savent que l'Etat n'a pas de sujets plus fidèles que ceux qui sont formés par l'Eglise. Ils savent que l'instruction religieuse ne tarit point, mais féconde au contraire, les sources du patriotisme. Ils savent que le clergé prépare, dans les jeunes gens confiés à ses soins, des citoyens éclairés, utiles, dévoués, et, même sous l'habit ecclésiastique, les apôtres les plus zélés de la colonisation, de l'agriculture, de tous les progrès véritables.

Union féconde que celle de l'Eglise et de l'Etat ! Oui, union féconde, parce qu'elle associe dans une même action toutes les forces vives d'un peuple et permet de réaliser les grandes oeuvres qui seules font les grandes nations. C'est dans cette union que nos collègues ont trouvé le principe de leur vitalité, les éléments de leur force, le gage de leur constante prospérité. Le séminaire de Sainte-Thérèse y trouve plus encore aujourd'hui, puisqu'il y trouve le don re-

nouvelé de l'existence et comme une seconde fondation, immense bienfait qui appelle une égale reconnaissance.

C'est dans ce sentiment que nous faisons aujourd'hui l'inauguration et la dédicace de cette maison nouvelle. Nous l'offrons à l'Eglise et à la patrie qui nous l'ont donnée, pour qu'elle soit ce que fut le séminaire de Sainte-Thérèse à toutes les phases de son existence, une école de foi et de patriotisme, une pépinière féconde de prêtres et de chrétiens fidèles. Nous vous l'offrons, messieurs nos bienfaiteurs, comme un toit hospitalier où vous serez toujours les bienvenus. Nous vous l'offrons, messieurs les anciens élèves, comme le foyer subsistant de votre *Alma Mater*. Si vous n'y retrouvez point votre bon vieux collègue, avec ses murs et ses voûtes imprégnés du souffle de votre jeunesse, vous y trouverez du moins des amis et des confrères fidèles au culte des vieux souvenirs, jaloux de continuer avec vous les traditions du passé, heureux de travailler avec vous pour assurer à l'oeuvre de M. Ducharme la stabilité et la durée que lui présage cette glorieuse résurrection.

Ouverte aujourd'hui au nom de l'auguste Trinité, sous les auspices de Marie Immaculée, du glorieux saint Joseph, de saint Charles Borromée et de sainte Thérèse, sous le patronage et avec le concours de Mgr de Montréal et de

Son Honneur le lieutenant-gouverneur de cette province, au milieu de cette nombreuse réunion d'anciens élèves, d'amis et de bienfaiteurs, puisse cette maison ne se fermer jamais et réaliser tous les vœux qu'elle inspire, toutes les espérances qu'elle fait concevoir pour l'honneur et l'avantage communs de la religion et la patrie!

Juin 1883.

ALLOCUTION

AUX FÊTES DU CENTENAIRE de 1925

Messieurs et chers amis,

J'ai vécu à Sainte-Thérèse les trois quarts du siècle que nous fêtons aujourd'hui. A ce titre, j'ai bien le droit de saluer la grande famille térésienne et je le fais avec bonheur, oui avec bonheur ! mais non sans un regret, celui de me voir si vieux, si décrépît, si invalide de corps et d'esprit. Je trouve en moi toutes les ruines de la vieillesse, je dis bien toutes les ruines, toutes, excepté celle du coeur. Lui, ce coeur, je sens qu'il n'a pas vieilli. Il est resté chaud, ardent pour l'oeuvre de M. Ducharme, cette grande oeuvre de l'éducation classique qui donne des prêtres à l'Eglise, de dignes citoyens à la patrie, cette oeuvre de nos collègues où se forment les meilleurs éléments de notre vie nationale et où se prépare le miracle de notre survivance en cette terre d'Amérique.

De même que je retrouve dans ma poitrine le coeur qui y battait il y a cinquante ans, je sens revenir sur mes lèvres les paroles du cinquante-

naire et j'éprouve le besoin de les redire aujourd'hui avec la sève d'à-propos et de justesse qu'elles ont gardée tout entière. « Dans les cent années de son existence, l'institution de M. Ducharme nous apparaît comme un foyer toujours vivant de foi et de patriotisme. Appuyés sur ce passé glorieux et sur le présent qui nous sourit, nous pouvons jeter un regard confiant vers l'avenir. La Providence qui a veillé sur cette institution dès son berceau ne lui manquera pas pour achever ses destinées et l'*Alma Mater* ne cessera pas de grandir pour la gloire de Dieu et de la patrie. Je m'arrête sur cette pensée qui déjà nous laisse entrevoir, au terme d'un autre siècle, l'aurore d'un nouveau jubilé, plus joyeux et plus glorieux encore, s'il est possible, que celui d'aujourd'hui. »

PAGES HISTORIQUES

(Deuxième partie)

QUELQUES FIGURES
TÉRÉSIENNES

LE FONDATEUR M. DUCHARME

UN ORATEUR

M. le curé Ducharme, ¹ le fondateur du séminaire de Sainte-Thérèse, est mort il y a déjà plusieurs années. Il s'est fait peu de bruit sur sa tombe, mais sa mémoire est demeurée chère à tous ceux qui l'ont connu. Son nom est toujours répété avec amour et respect par ceux qui, après Dieu, lui sont redevables du bienfait de l'éducation.

Aujourd'hui (en 1865), ses élèves et ses amis viennent de lui élever un monument de leur reconnaissance dans cette même église de Sainte-Thérèse où ils entendirent tant de fois sa parole aimée. Ce marbre est là pour redire à tous que M. Ducharme fut un pasteur zélé, un ami dévoué de la jeunesse. Et un tel éloge se confirme de lui-même dans ces lieux tout rem-

¹ Charles-Joseph Ducharme, né à Lachine le 10 janvier 1786, ordonné prêtre le 9 octobre 1814, curé de Sainte-Thérèse en 1816, fondateur du séminaire en 1825, mort à Sainte-Thérèse le 25 mars 1853. Cette étude sur « M. Ducharme orateur », a été publiée par Mgr Nantel dans la *Revue canadienne* d'août 1865. — Note de l'éditeur.

plis de ses oeuvres. Ce marbre rappelle encore que M. Ducharme ne fut pas moins éloquent dans ses discours qu'il était grand et généreux dans ses oeuvres. Mais, pour plusieurs peut-être, cet éloge semblera moins attester le mérite réel de l'orateur que la bienveillante reconnaissance de ses auditeurs et ne réveillera d'autre idée que celle d'un bon curé, dont la parole se faisait écouter avec plaisir dans cette église où reposent aujourd'hui ses restes.

Le talent de M. Ducharme mérite cependant plus que ce souvenir. Si l'éloquence consiste à manier habilement les esprits, à remuer fortement les coeurs, à triompher des passions, si l'orateur, comme l'ont défini les anciens, est cet homme de bien qui est habile dans l'art de persuader, M. Ducharme était orateur dans toute la force et la beauté du mot. Et puisqu'il employa pour Dieu ce talent qu'il avait reçu de lui, il ne doit pas être frustré de la part de gloire qui lui en revient même devant les hommes. En honorant le prêtre, le pasteur, l'ami de la jeunesse, il ne faut pas oublier l'orateur. C'est à nous surtout, qui jouissons de ses travaux et qui sommes appelés à continuer son oeuvre, à en partager le mérite et l'honneur, c'est à nous qu'il appartient de recueillir et de conserver, comme un précieux héritage, tous les titres qui doivent perpétuer la mémoire de

M. Ducharme. Voilà la pensée qui a déterminé ce travail. Il avait été fait pour être lu dans une fête de famille. L'auteur se décide à le publier, malgré la répugnance que lui inspire l'idée de pouvoir être soupçonné, comme un moine, *de travailler pour son couvent.*

I

M. Ducharme n'a rien écrit qui puisse servir à apprécier son talent oratoire. Peu lui importait que l'avenir lui réservât la louange ou le blâme, la gloire ou l'oubli : il parlait comme l'oiseau chante, sans s'inquiéter si sa voix retentira dans le lointain, si l'écho répétera ses accents. D'ailleurs, eût-il laissé quelque discours écrit, c'eût été un monument bien imparfait de son éloquence ; car il n'eût pu se laisser lui-même dans son oeuvre, et c'était lui-même qu'il fallait entendre, qu'il fallait voir, pour saisir la portée de son talent. Puisque nous ne pouvons l'évoquer du tombeau, ni ranimer sa voix éteinte à jamais, il nous manque pour parfaire ce travail une partie des matériaux nécessaires. Des souvenirs, des impressions affaiblies par le temps, voilà tout ce qui nous reste. Puissent ces traits, recueillis ça et là dans les mémoires, donner, réunis ensemble, une esquisse assez exacte encore, tout incomplète qu'elle doive être

nécessairement, de cet orateur et du caractère de son éloquence.

M. Ducharme avait reçu de la nature toutes les qualités qui font l'orateur : une conception vive, une imagination brillante, une sensibilité exquise, une mémoire qui lui permettait de retenir tout ce qu'il avait lu. Il y avait dans tout son extérieur quelque chose de noble et d'imposant : sa figure était singulièrement expressive, son regard animé, sa voix forte, vibrante et harmonieuse. Aussi le travail eut-il peu de part au développement de son talent : il se trouva orateur presque à son insu. Dès la jeunesse, il sembla prédestiné aux succès de l'éloquence. Au collège, ses confrères, qui avaient appris à le connaître dans la conversation et la dispute, croyaient voir en lui un futur avocat. Mais la Providence avait sur lui d'autres vues. Il devint prêtre, et, chargé du ministère pastoral, il trouva dans la chaire une carrière aussi belle qu'il pouvait la désirer pour son talent. Les intérêts de Dieu et le zèle pour le salut des âmes devaient l'inspirer bien autrement que les affaires du barreau.

La paroisse de Saint-Laurent eut les prémices de son sacerdoce et de son éloquence. Transféré de ce vicariat à la cure de Sainte-Thérèse, au milieu d'obstacles qui devaient paralyser son ministère, il triompha de tout par la force

de sa parole. Pendant trente ans il ne cessa de prêcher dans son église. Tous les dimanches et fêtes les trouvaient, lui fidèle à son devoir de pasteur et ses paroissiens avides de recevoir de sa bouche le pain de la parole divine. Il prêchait souvent plusieurs fois par jour et par semaine. Ni la fatigue, ni les indispositions ne pouvaient l'empêcher. Les rhumes du printemps et de l'automne, qu'il semblait chercher par le peu de soin qu'il prenait de lui-même, n'étaient point un obstacle pour lui : c'était plutôt une occasion de parler avec plus de force et plus longtemps qu'à l'ordinaire.

Nulle part il ne paraissait plus à l'aise qu'en chaire : on sentait qu'il était là sur son terrain. Aussi la prédication, loin d'être pour lui une tâche laborieuse et pénible, faisait au contraire sa joie et son bonheur : s'en abstenir eut été le plus grand, le plus difficile des sacrifices. Et comment eut-il pu se résigner au silence ? La parole coulait de ses lèvres comme le ruisseau coule de sa source. C'était pour lui un besoin irrésistible de communiquer ses idées et ses sentiments. Il était de ces hommes auxquels Dieu a donné l'instinct de l'éloquence, avec la mission de diriger leurs semblables vers la vérité et la vertu.

D'un autre côté, M. Ducharme s'était habitué à la chaire, comme on s'habitue au théâtre

ordinaire de ses succès. Il aimait à se trouver en face de son auditoire, à voir cette foule, muette et attentive, qui subissait l'empire de sa parole, qui se tenait suspendue à ses lèvres par le charme doux et puissant de la persuasion !

Rien n'était négligé dans l'église de Sainte-Thérèse pour rehausser la splendeur des offices religieux, ni la belle musique, ni la richesse des décorations, ni la pompe des cérémonies. Mais, après Dieu, ce qui attirait surtout les fidèles, c'était M. Ducharme. Il était lui-même le plus bel ornement de son église, et l'on préférerait sa voix à la plus douce musique. Les paroissiens venaient au sermon comme à une fête, sûrs qu'ils étaient d'y retrouver leur prédicateur favori. Ils ne se lassèrent jamais de l'entendre, et, après de longues années, tout habitués qu'ils fussent à sa parole, ils le préférèrent encore à tout autre. On comprend que ce n'est pas là un médiocre éloge pour un curé aussi prodigieux de sermons que l'était M. Ducharme. Quand de jeunes prêtres, ses élèves, purent prêcher à leur tour : « C'est bien, c'est bien, mais ce n'est pas comme le père, » se disaient les gens en branlant la tête d'une manière significative. Aujourd'hui encore (en 1865), M. Ducharme est resté dans l'esprit des anciens comme l'idéal du prédicateur et personne n'a pu le faire oublier.

Son éloquence a laissé d'autres souvenirs encore. Quand il prêchait dans les paroisses voisines, c'était un événement. Nous avons vu qu'il avait été vicaire à Saint-Laurent. Ce fut un deuil général quand il partit de là pour Sainte-Thérèse. Quelqu'un aurait volontiers, disait-il, donné sa paire de boeufs pour garder *un si bon prédicateur*. Il ne fut jamais oublié dans cette paroisse, et c'est de là que vinrent à son collège les premiers élèves étrangers. Les bons habitants se faisaient une joie de lui confier leurs enfants, comme si l'écho de la parole du maître eût dû naturellement éveiller dans l'élève l'instinct de l'éloquence!

Frappé des succès que M. Ducharme avait dans la chaire, Mgr l'évêque de Montréal l'invita deux fois à l'accompagner dans sa visite pastorale. La visite ne se faisait pas alors comme aujourd'hui. C'était une véritable mission qui durait souvent plusieurs jours. M. Ducharme avait donc là un vaste champ pour son éloquence. Aussi justifia-t-il partout la haute idée qu'on avait conçue de son talent, et plus d'une paroisse conserva longtemps son souvenir.

Quel était maintenant le caractère de cette éloquence? C'était d'abord la spontanéité. Je l'ai dit, notre orateur avait été formé par la nature. Le travail ne paraissait pas dans ses dis-

cours, car il ne s'y trouvait pas. M. Ducharme improvisait. Je ne sais s'il lui arriva jamais d'écrire et d'apprendre par coeur. Les occupations et les fatigues de son ministère auraient suffi pour le dispenser de ce soin, lors même que ses goûts naturels ne l'eussent pas porté à s'en affranchir. Dans les premières années, il préparait ses instructions par la lecture et l'étude; plus tard, quand il eut un répertoire assez riche d'idées, il se contentait de se mettre quelques instants en présence de son sujet et de réunir les pensées principales qui devaient lui servir de jalons sur la route, pour le reste, il s'abandonnait à l'inspiration du moment, et l'auditoire ne se trouvait pas plus mal de cette méthode qui allait parfaitement à l'orateur. Une nature telle que la sienne n'était pas d'humeur à se plier au joug de la méditation sérieuse, et d'ailleurs ce travail lent et pénible lui était peu nécessaire. Les facultés heureuses dont il était doué pouvaient suppléer à tout. Ce n'était pas à lui à craindre de voir les idées et les mots lui manquer à point nommé: les idées se pressaient dans son esprit, les mots accouraient en foule dans sa mémoire, il n'avait guère que l'embarras du choix. Du reste, M. Ducharme connaissait la nature de son talent. Il sentait qu'un plan bien arrêté, des phrases préparées d'avance étaient moins propres à le guider qu'à l'em-

barasser dans sa marche : il se fut traîné, alors, comme un oiseau à qui l'on a coupé les ailes. Ce qu'il fallait à ce génie facile et original, à son allure vive et impétueuse, c'était la liberté, la liberté entière, c'était un champ vaste, ouvert devant lui, où il pût prendre l'essor sans obstacle ni entrave. Alors il triomphait. Il s'en allait prodiguant les richesses de son imagination, son âme émue s'élevait aux grandes pensées, aux grands mouvements de l'éloquence, du feu de l'improvisation jaillissaient des éclairs !

De tels discours, faits sur l'heure, sont loin sans doute de pouvoir être comparés aux grandes compositions oratoires ; ils ne peuvent avoir, aux yeux de la critique, d'autre mérite que celui d'offrir assez d'inspirations heureuses pour faire oublier bien des défauts. Mais il n'en faut pas davantage pour la gloire d'un orateur ; car la plus haute, la plus vive éloquence n'est souvent qu'un élan rapide et soudain de l'âme. Les sermons de M. Ducharme n'avaient pas ce plan régulier, cette force de raisonnement qui caractérisent les chefs-d'oeuvre de Bourdaloue. Mais l'on se tromperait étrangement si l'on ne voulait y voir qu'un assemblage d'idées incohérentes, fruit d'un cerveau exalté. C'étaient des ébauches, il est vrai, mais des ébauches de maître, pleines de beauté réelles, et où la verve et

l'entrain du discours ne permettaient guère de s'arrêter sur les négligences. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car autrement pourrait-on s'expliquer la puissance de persuasion qu'avaient ces discours, tout improvisés qu'ils étaient, puissance attestée par autant de témoins que M. Ducharme eut d'auditeurs? Il ne nous reste aucun de ses sermons. Mais, qu'est-il nécessaire? L'impression qu'ils produisaient est encore vivante dans les souvenirs. Certains mouvements, certaines exclamations sont demeurés dans la mémoire de ceux qui les entendirent. Ils semblent les retenir encore avec cette force et cet accent que l'orateur savait leur donner. Aujourd'hui même, après vingt et trente ans, on voit des vieillards s'attendrir au seul souvenir de cette éloquence qui les passionnait autrefois!

N'ayant jamais de plan arrêté d'avance, M. Ducharme avait toute liberté pour choisir ses moyens d'action et les varier selon les circonstances. Aussi, savait-il toujours se mettre en harmonie avec son auditoire et approprier sa parole aux besoins du moment. C'était peut-être le côté le plus remarquable de son talent. D'un coup d'oeil rapide et sûr, il sondait le terrain où il devait se placer et saisissait le point précis qui devait attirer ses efforts et déterminer son triomphe sur les esprits et les coeurs.

Les mouvements de son éloquence se distinguaient par la justesse et l'à-propos, et, pour être le plus souvent imprévus, ils n'en étaient que plus puissants. Le fait suivant pourra faire comprendre comment il savait tirer de prime abord des entrailles du sujet les idées et les sentiments les plus propres à persuader.

En 1845, les Pères Oblats donnèrent une mission à Sainte-Thérèse, à la grande satisfaction de la paroisse, mais un peu, il faut le dire, contre la volonté de M. Ducharme. Il affecta une indisposition qui l'obligeait de garder la chambre et ne parut point à l'église. Toutefois, on put le déterminer, quoique avec peine, à assister à la rénovation des promesses du baptême, qui eut lieu après les premiers jours de la retraite. C'était vers le soir. La foule encombrait l'église et chacun tenait à la main un cierge allumé. M. Ducharme, revêtu des habits sacerdotaux, était assis sur le marche-pied de l'autel. Debout, à ses côtés, étaient rangés plusieurs prêtres des paroisses voisines. Le supérieur de la mission monte en chaire, il expose brièvement les vérités de la religion et les principaux devoirs du chrétien, puis, se tournant vers l'autel, il interpelle M. Ducharme, il lui demande s'il peut répondre pour ses paroissiens, s'il peut donner sa foi qu'ils ne violeront pas ces promesses solennelles, ces engagements

sacrés qu'ils vont renouveler devant Dieu et devant les hommes... Il se fit alors un moment de silence... Puis, M. Ducharme prit la parole d'une voix grave, entrecoupée, où se trahissaient la tristesse et l'anxiété :

« Mon Père, votre question me jette dans un cruel embarras, j'hésite à vous répondre... Je ne sais si je dois me taire ou parler... Mon âme est agitée de sombres pressentiments... Je connais tous ceux qui sont ici présents... Je les ai baptisés pour la plupart. J'ai reçu les promesses que d'autres ont faites pour eux sur les fonts baptismaux, mais qu'ils ont renouvelées eux-mêmes le jour de leur première communion. Plus tard, en s'approchant encore de la sainte table, que de fois n'ont-ils pas juré à Dieu un amour éternel?... Et moi, après avoir été témoin de toutes ces promesses, j'ai été témoin d'autant d'infidélités... En voyant le passé, je tremble pour l'avenir, et si je n'écoute que ma triste expérience, non, mon Père, non, je ne puis vous répondre... Si à de nouvelles promesses doivent se joindre de nouvelles infidélités, mes paroissiens n'en seront que plus coupables... Je ne veux pas prendre sur moi la responsabilité de leurs fautes... Non, mon Père, je ne puis vous répondre... »

Il y eut encore un moment de silence. M. Ducharme paraissait abattu sous le poids de ses

tristes pensées, et ses paroles, le ton de sa voix, son air agité et inquiet laissaient peser sur l'auditoire une anxiété profonde. Peu à peu le courage du vieillard parut se ranimer, et il reprit la parole :

« Oui, mon Père, votre question m'embarrasse, et j'hésite de plus en plus à vous répondre. . . Et cependant, je le vois, s'il fut jamais pour mes paroissiens une occasion propre à leur inspirer une résolution forte et généreuse, c'est bien l'époque de cette retraite, où, par la miséricorde de Dieu et le zèle de courageux missionnaires, toutes les âmes ont été touchées de la grâce et déplorent amèrement le passé . . . Ces heureuses dispositions peuvent me rassurer pour l'avenir. D'ailleurs, je connais tous mes paroissiens . . . S'il en est de mauvais, je sais aussi qu'il en est de bons . . . S'il y a parmi eux des âmes faibles et lâches, il y a aussi des âmes fidèles, toutes dévouées au service du bon Dieu. Je ne dois pas les contrister. Je ne dois pas oublier non plus que je suis père et que tous mes paroissiens sont mes enfants . . . S'ils sont faibles, mon devoir est d'aider leur faiblesse, de relever leur courage et non de les désespérer . . . Je connais aussi les miséricordes du Seigneur, j'aime à croire qu'il leur accordera la grâce de la persévérance . . . Mon Père, adressez-vous donc à eux avec confiance. Je

m'unirai à eux pour répondre de coeur plutôt que de bouche et j'espère qu'ils seront fidèles à leurs promesses. »

L'émotion était grande dans l'assemblée. Des larmes mouillaient tous les yeux. Le missionnaire, ému lui-même, parut hésiter un instant à reprendre la parole, tant il avait été frappé de cette éloquence du coeur, si vive et si naturelle à la fois !

On me saura gré, je l'espère, d'avoir reproduit de cette allocution les idées qui sont restées dans les mémoires. On y verra, si je ne me trompe, que l'écho, même lointain et affaibli, d'une voix éloquente n'est jamais sans charme. Et si l'on remarque qu'en 1845 M. Ducharme touchait à la vieillesse, on pourra se faire une idée de ce qu'il devait être dans la force et la maturité de son talent et l'on comprendra sans peine qu'il put tenir, pendant des heures entières, son auditoire muet et transporté sous l'empire de sa parole !

II

M. Ducharme possédait au plus haut degré le talent de remuer le coeur et de saisir l'imagination. Les sujets où il réussissait le mieux étaient ceux qui comportent les grands tableaux et les grands mouvements. C'était la mort, le

jugement, l'éternité, l'enfer, le paradis. Il savait tirer de ces sujets des ressources merveilleuses pour agir sur les âmes. Il n'en faudrait pas d'autre preuve que ce témoignage d'un grand évêque, Mgr de Nancy, qui, après avoir entendu M. Ducharme prêcher sur l'enfer, se plaisait à dire en le saluant : « Voici l'homme qu'on aime à voir, mais qu'on aime encore mieux à entendre. » Notre orateur affectionnait les grands sujets dont je viens de parler. Il y revenait tous les ans, à peu près aux mêmes époques, et c'était toujours avec le même succès. Le silence profond de l'auditoire, tous ces regards fixés sur l'orateur, ces larmes et ces soupirs attestaient assez que l'éloquence triomphait.

M. Ducharme communiquait à son auditoire toutes les passions qui l'agitaient lui-même. On disait de lui qu'il pouvait faire pleurer ou rire comme il le voulait, et de fait il en était de ses discours comme de toutes les choses de la vie humaine : le rire s'y trouvait souvent à côté des larmes. De la crainte salutaire des jugements de Dieu, de cette componction qui brise les coeurs pénitents, il faisait passer à la joie, à l'espérance, par un mouvement subit, sans presque de transition. D'un fait qui avait provoqué l'hilarité de son auditoire, on le vit un jour tirer des réflexions si touchantes qu'elles émurent jusqu'aux larmes !

C'était dans l'évangile du dimanche que M. Ducharme trouvait le sujet le plus ordinaire de ses instructions. Il en prenait un texte, l'expliquait, le commentait, et en tirait des conclusions pratiques appropriées aux divers besoins de sa paroisse. Il paraissait avoir étudié beaucoup l'Écriture Sainte : il en citait à chaque instant des passages, il rappelait à propos les vertus des saints personnages de l'ancien et du nouveau Testament. L'histoire de Joseph, de Job, de la chaste Suzanne lui fournissait des réflexions pleines de charme et d'intérêt.

Aux fêtes, il traitait les grands mystères de la religion. Le jour des morts, il trouvait des accents déchirants pour implorer la pitié en faveur des pauvres âmes du purgatoire. Avec quel silence religieux il était écouté le vendredi saint, quand il faisait le récit de la Passion ! Quel mouvement dans l'auditoire, que de larmes, quand il élevait entre ses mains le bois de la croix et conviait les fidèles à l'amour de ce Dieu qui nous a tant aimés ! Au jour de Pâques, il se plaisait à mettre sous les yeux toutes les circonstances de la Résurrection. On se rappelle encore avec quel naturel et quelle vivacité il peignait l'inquiétude, la surprise et la joie des saintes femmes !

L'explication de l'évangile l'amenait à parler des devoirs du chrétien. Il tonnait contre le

blasphème, l'ivrognerie, l'impudicité et présentait ces vices sous des couleurs si noires qu'il inspirait aux autres l'horreur qu'il en avait lui-même. On se rappelle entre autres les rudes leçons qu'il donnait aux ivrognes. Il avait acquis sur eux tant d'empire qu'il pouvait impunément les faire mettre à genoux et briser leurs bouteilles sous leurs yeux.

M. Ducharme prêchait bien haut le respect et l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents. On voyait qu'il avait été élevé dans les plus nobles sentiments de la piété filiale. Ses sermons étaient accompagnés ordinairement d'un trait qui laissait une impression profonde. Dans une paroisse, que nommait M. Ducharme, un jeune homme s'était éloigné de sa famille, comme un autre prodigue, pour chercher ailleurs plus de liberté. Au bout de quelques mois, agité par les remords de sa route et les souvenirs de la maison paternelle, il se décide à revenir auprès de ses parents. C'était à la fin de l'hiver, la glace était dangereuse sur le Saint-Laurent, car la débacle menaçait. Malgré le péril, le jeune homme se hasarde sur le fleuve. Il a à peine atteint le milieu de la traversée, que la glace se met en mouvement avec un bruit sourd semblable au roulement du tonnerre. Surpris au milieu des glaçons qui se brisent et s'entrechoquent les uns contre les autres, le jeune

homme fait des efforts inouïs pour se dérober à l'abîme qu'il voit à chaque instant s'entr'ouvrir sous ses pieds. L'espérance de revoir bientôt ses parents ranime toutefois son courage et redouble ses forces. Cependant, au bruit de la débacle les gens des environs sont accourus sur le rivage. Ils aperçoivent ce jeune homme qui se débat au milieu des glaces flottantes et implore du secours avec des cris déchirants. Vaine prière ! il est impossible de parvenir jusqu'à lui. Au milieu de cette foule immobile et muette d'honneur, se trouvent les parents du malheureux jeune homme. Ils reconnaissent leur fils, le fils reconnaît son père et sa mère qui lui tendent les bras, faible secours dans un tel péril, mais le seul que leur tendresse permet de lui donner ! Témoins impuissants de cette lutte affreuse contre la mort, ils sont là, immobiles, priant pour leur fils et l'encourageant de la voix et du geste. Mais lui, succombant à la fatigue, laisse bientôt échapper le glaçon qu'il tenait encore et disparaît pour toujours sous les flots ! C'est là l'un des traits que M. Ducharme se plaisait à raconter et qu'il accompagnait de tout le prestige de son débit, afin d'inspirer aux enfants rebelles le crainte des jugements de Dieu. Le fait était présenté avec des couleurs si vives que l'auditoire demeurait saisi de ter-

